

PIE IX

NOUVELLE BIOGRAPHIE

SUIVIE DE LA

RELATION DU SIÈGE DE ROME

EN 1849



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—
1852



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

BIBLIOTHÈQUE
DES
ÉCOLES CHRÉTIENNES

APPROUVÉ

PAR M^{GR} L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

2^e SÉRIE

Propriété des Éditeurs,

A handwritten signature in black ink, appearing to read "P. Monnet". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping flourish at the end that loops back under the main text.

Nous publions cette nouvelle Biographie de Pie IX en 1851, à une époque, par conséquent, où nous pourrons relater les circonstances les plus dignes d'intérêt de son exil à Gaëte, et de son retour dans la ville éternelle. Tout le monde aimera à connaître cette vie si sainte, ce caractère si doux et si noble, au milieu des ovations du commencement de son règne, dans ses actes habituels de souverain et de père, comme dans les jours de persécution et de

douceur. On sera touché des témoignages de reconnaissance et d'amour qui ont marqué les premiers jours de sa rentrée à Rome; c'est notre armée qui en a été l'objet, et qui les a recueillis.



PIE IX



Nous commençons cette biographie de l'immortel Pontife qui est aujourd'hui l'objet de l'entretien de la France et de l'Europe entière, par une lettre écrite de Rome au journal *l'Ami de la Religion*, dans le temps où les événements les plus graves fixaient sur sa personne auguste l'attention universelle. Les détails qu'elle renferme sont du plus haut intérêt.

« Que vous dirai-je du Pape ? Je l'affirme sans aucune exagération, tout ce que vous en avez entendu dire est au-dessous de la réalité. Comme homme, c'est un être d'un charme extraordinaire ; nul jusqu'ici n'a pu se défendre de sa séduction. La grâce, l'élévation, la sérénité éclatent en sa personne ; son sourire,

son geste charment invinciblement ; c'est véritablement un être à part ; je n'ai jamais vu plus de grandeur et de bonté réunies , plus de finesse et plus de profondeur , en même temps qu'une simplicité , une candeur et une ouverture faites pour épanouir le cœur.

« On sent dans son esprit , dans sa parole , toute la délicatesse italienne et française ; il y a en lui la dignité tout ensemble la plus haute et la plus bienveillante. Avant d'être Pape , c'est la plus noble , la plus aimable créature. Ajoutez à tout cela le reflet de sa double souveraineté , et la grâce d'une piété angélique : le prestige est irrésistible. C'est cet ascendant , cet éclat supérieur , cette dignité , cette amabilité incomparable de sa personne qui excitent un enthousiasme si extraordinaire. On ne peut s'en défendre , on ne peut le voir sans être saisi ; l'admiration et l'amour s'emparent du cœur. Je n'ai pas rencontré à Rome un étranger , un Romain , qui n'ait été subjugué , vaincu.

« *Il est né souverain* , écrivait un prince après avoir vu le Pape. Cela est vrai , c'est l'impression qu'on en reçoit tout d'abord. Un grand seigneur romain , après sa première audience ,

exprimait devant moi la même pensée : « C'est un roi , disait-il , et on croirait qu'il l'a toujours été. » On ne peut se faire une idée de l'émotion du peuple , de la joie qui brille dans tous les regards en sa présence ; j'ai vu cela surtout à la campagne , dans des villages où il se promenait familièrement à pied , au milieu de la foule qui se pressait autour de lui. C'est inexprimable.

.

« Beaucoup de faits certains ne permettent guère de révoquer en doute le miracle de son élection , ou au moins l'intervention providentielle , sensible , de la bonté et de la sagesse de Dieu.

« Parmi ces faits , il en est deux plus touchants , que je veux vous raconter , tels qu'ils m'ont été racontés à moi-même par un personnage important , qui a vécu longtemps dans l'intimité du cardinal Mastai , et qui jouit encore de toute la confiance de Pie IX.

« Le cardinal Mastai , dans sa jeunesse , était sujet aux accidents d'une maladie très-grave ; ces accidents paraissaient et étaient en effet un obstacle insurmontable pour sa vocation au

sacerdoce. Il avait, du reste, été envoyé à Rome pour faire ses études, et recommandé très-particulièrement au pape Pie VII, avec lequel sa famille avait des liens de parenté. Avant de recevoir le sous-diaconat et de prendre un engagement irrévocable, le jeune Mastai vint trouver Pie VII, et lui exposa avec douleur les tristes inquiétudes que lui donnait sa santé. Le saint Pape lui répondit : « *Mon fils, ayez confiance, priez la sainte Vierge, et avancez toujours.* »

« Le jeune Mastai avança, sur la parole du vénérable Pontife, et reçut successivement le sous-diaconat et le diaconat ; mais, malgré les assurances de Pie VII et l'admirable docilité du pieux jeune homme, les accidents de cette terrible maladie ne furent ni moins nombreux ni moins graves.

« Huit jours avant l'ordination sacerdotale, et à la veille d'entrer en retraite pour s'y préparer, le jeune Mastai vint trouver le Pape, lui exposa de nouveau le fâcheux état de sa santé, et l'impossibilité où il se trouverait de célébrer la sainte messe. Pie VII lui répondit : *Mon enfant, ayons encore confiance ; recommandez-vous toujours à la sainte Vierge ; commencez*

aujourd'hui une neuvaine en son honneur , nous la ferons ensemble. En même temps , faites paisiblement votre retraite , recevez en paix l'ordination , dites votre première messe avec joie , et vous verrez que tout ira bien.

« Le jeune Mastai s'en alla tout consolé , repassant ces douces paroles dans son cœur , en descendant les escaliers du Vatican. Il entra un moment dans Saint-Pierre , et alla bénir Dieu sur le tombeau des saints Apôtres ; puis il fit sa neuvaine et sa retraite , reçut le sacerdoce , célébra sa première messe au milieu des larmes de sa piété et de sa reconnaissance ; et trente années s'écoulèrent depuis , sans qu'il ait jamais éprouvé le moindre ressentiment de la terrible maladie qui l'avait si cruellement éprouvé. On sait le reste : il fut le successeur de Pie VII au siège d'Imola ; et il est aujourd'hui Pie IX , successeur de Pie VII et de saint Pierre au saint siège de Rome.

« J'achèverai ces détails en vous racontant un autre fait , dont la certitude est entière pour moi , et dont le charme sera certain pour vous :

« Le cardinal Mastai , évêque d'Imola , s'était mis en route pour se rendre au Conclave ; il

était dans sa voiture et en poste. Vous savez qu'en Italie, dans toutes les villes, dans toutes les bourgades, aux relais de poste, une voiture qui arrive fait toujours un grand effet ; on est toujours entouré d'une foule immense. Mais la voiture d'un cardinal si doux et si beau à voir, d'un cardinal allant à Rome et pouvant être Pape, dans ce moment solennel où toute l'Italie était émue et attendait, c'était un véritable événement. Donc il arriva que dans une petite ville des Marches, dont j'ai oublié le nom, la voiture du cardinal Mastai fut extrêmement entourée. Pendant que tout le peuple le considérait, et que tous les regards étaient arrêtés sur lui, une colombe blanche, traversant l'air, s'arrêta tout à coup, et se posa sur la voiture. Tout le peuple battit des mains, les cris de joie furent universels, tous s'écriaient : *Vivat ! Vivat ! il sera Pape, il sera Pape !* Vous savez sans doute que plusieurs élections pontificales, dans les premiers siècles, ont été faites ainsi miraculeusement *par le signe de la colombe*. En particulier, tous les premiers évêques de Ravenne sont connus sous le nom d'*Évêques de la colombe*.

« Vous jugez par là des transports de ce peuple. Les cris de joie redoublèrent. On fit tout ce qu'on put pour effrayer l'oiscau, envoyé du Seigneur; mais, quoi qu'on fit, la colombe demeura immobile, et continua à se reposer sur l'élu de Dieu. On prit un de ces grands jones d'Italie, que vous connaissez, et on l'en frappa doucement de quelques coups, pour la faire retirer; elle sembla un moment céder à cette violence; mais bientôt après s'être envolée en l'air, la colombe, d'un vol rapide, redescendit sur la voiture, et s'y reposa de nouveau tranquille et assurée. Alors l'enthousiasme au comble : *Vivat! Vivat! il sera Pape!* c'était une ivresse dans tout ce peuple.

« Cependant les chevaux étaient attelés, les postillons étaient prêts et triomphants. La voiture part. Parmi les cris de joie, le bruit des roues, le hennissement des chevaux, le claquement des fouets, la colombe demeure immobile à sa place, et semble marcher à Rome avec le nouveau Pape. Tout le peuple le suit, courant jusqu'aux portes de la ville. Enfin, là, elle s'envole, et va se poser, à la vue et aux applaudissements de la multitude, sur la porte

même de la prison où étaient renfermés des prisonniers politiques.

« Quelques jours après, l'élection du cardinal Mastai révéla à tous les spectateurs de cette scène que Pie IX était réellement le *Pontife de la colombe*.

« Le cardinal Mastai n'avait que cinquante-quatre ans lorsqu'il monta sur le trône pontifical.

« Le nouveau Pape écrivit à ses trois frères, le jour de son élection :

« Il a plu à Dieu, qui exalte et qui humilie,
 « de m'élever, de mon insuffisance, à la dignité
 « la plus sublime de la terre. Que sa volonté soit
 « faite ! Je sens toute l'immensité de ce fardeau
 « et toute la faiblesse de mes moyens ; faites
 « faire des prières, et, vous aussi, priez pour
 « moi.

« Si la ville voulait faire quelque démonstration publique à cette occasion, je vous prie,
 « car je le désire, de faire en sorte que la totalité de la somme destinée à cet objet soit appliquée à des choses jugées utiles par le *gongaloniere* (maire) et par ses *anziani* (adjoints).

« Quant à vous-mêmes, mes chers frères, je

« vous embrasse de tout mon cœur en Jésus-
« Christ. Ne vous enorgueillissez pas, mais
« prenez plutôt en pitié votre frère, qui vous
« donne sa bénédiction apostolique. »

« Deux neveux de Pie IX se trouvaient à Rome lors de son élection. A l'un, qui est le fils de son frère, il ordonna de retourner à Sinigaglia et de faire savoir à sa famille qu'il ne voulait pas qu'elle vint s'établir dans la capitale. A l'autre, fils de l'une de ses sœurs, et jeune officier dans l'armée pontificale, il déclara qu'il ne lui serait accordé d'avancement que selon son rang et son mérite. »

Mais revenons sur la naissance de Pie IX, sur les années qui précédèrent son exaltation et sur quelques circonstances de son élection.

Jean-Marie Mastai Ferretti (ce sont les noms de baptême et de famille du Pape) appartient à la noble famille des comtes Mastai. Il est né à Sinigaglia, dans la légation d'Urbino et Pesaro, le 13 mai 1792. Sa première jeunesse se passa dans le monde, où sa famille, sa fortune, ses talents, la distinction de sa personne et de ses manières lui donnaient le droit de prétendre à tout.

Il fit une partie de ses études classiques au collège de Volterra, où il demeura six ans en qualité de pensionnaire. On le destinait à l'état militaire; mais des accidents nerveux survinrent et firent craindre qu'il ne pût supporter les fatigues de cette profession. Dès lors, Pie VII, avec lequel il avait des liens de parenté, lui conseilla d'entrer dans l'état ecclésiastique, l'exhortant à demander à Dieu sa guérison, par l'intercession de la sainte Vierge. Le jeune homme obéit; il obtint la santé, et il fut ordonné prêtre.

Après qu'il eut reçu le caractère sacerdotal, il prit la direction de l'hospice *Tata Giovanni*, maison fondée par un pauvre, mais charitable maçon, pour y recueillir et élever chrétiennement de petits orphelins. Il consacra à cette œuvre son temps, son travail, sa fortune et son dévouement.

Rien de plus modeste que la chambre de l'abbé Mastai, à *Tata-Giovanni*; celui qui habitait ce logement était pourtant d'une famille noble et riche, qui ne le laissait manquer de rien; mais il employait jusqu'au dernier *bajocco* de sa pension à procurer à ses orphelins des vête-

ments plus chauds, une nourriture plus saine, et aussi quelques distractions, quelques plaisirs de leur âge; « car, pensait-il, il ne suffit pas de nourrir de pauvres enfants privés des caresses maternelles et de toutes les douceurs de la vie; c'est aussi un argent bien placé que celui qui rapporte pour intérêt les sourires, les transports, la joie bruyante de malheureux petits êtres voués, dès leur naissance, à la misère, à la douleur. »

On lit dans la Vie de Pie IX, par Félix Clavé, une anecdote pleine d'intérêt; c'est à l'auteur lui-même qu'elle s'est révélée :

« Angelo Vocaccelli, brave savetier, et qui fut un de ces enfants, me parlait ainsi, en me montrant l'établissement en question :

« C'est ici que j'ai assisté à l'une des scènes
« les plus tristes de ma vie. C'était le soir d'une
« belle journée d'été. Après sept années de sé-
« jour dans cet hospice, l'abbé Mastai, désigné
« pour faire partie d'une mission lointaine, de-
« vait nous quitter. Nous l'ignorions encore,
« et pourtant le moment de la séparation était
« venu. Nous remarquâmes que, pendant tout
« le souper, il n'avait proféré aucune parole.

« Au moment où nous allions sortir de table ,
 « après avoir dit les grâces , il nous fit signe de
 « nous rasseoir , et il nous annonça la triste
 « nouvelle.... Ce ne fut qu'un cri de douleur
 « d'un bout à l'autre du réfectoire. Nous étions
 « alors cent vingt-deux , grands et petits , et il
 « n'y en eut pas un qui ne pleurât.

« Tous à la fois nous quittâmes nos places
 « pour nous jeter dans ses bras ; les uns bai-
 « saient ses mains , les autres s'attachaient à
 « ses habits ; ceux qui ne pouvaient le toucher
 « l'appelaient des noms les plus tendres et le
 « suppliaient de ne pas nous abandonner : Qui
 « nous consolerait?... qui nous aimerait?... Il
 « fut si ému de notre désespoir , que lui-même
 « fondit en larmes , et serrant contre sa poi-
 « trine ceux qui se trouvaient le plus près de
 « lui : Je n'aurais jamais cru , dit-il , que notre
 « séparation fût aussi douloureuse!...

« Alors , il s'arracha du milieu de nous et
 « se précipita vers sa chambre ; mais il essaya
 « vainement d'en fermer la porte , nous y en-
 « trâmes après lui. Cette nuit-là , personne ne
 « dormit à *Tata-Giovanni* ; tous restèrent au-
 « près de l'abbé Mastai , et il nous instruisait

« et nous consolait tour à tour. Il nous recom-
« manda le travail, la soumission à ceux qui
« devaient le remplacer, l'amour de Dieu et de
« nos semblables, le dévouement à tous les de-
« voirs et à toutes les infortunes.

« Le jour se leva enfin, et nous entendîmes
« s'arrêter devant la porte la voiture qui allait
« nous enlever notre bienfaiteur.... Une heure
« après, nous étions orphelins pour la seconde
« fois!... »

« Le pauvre cordonnier essuyait une larme
en achevant ce récit, qu'il termina ainsi :

« Lorsque le cardinal Mastai est devenu sou-
« verain Pontife, moi et les anciens élèves nous
« avons dit : C'est notre Pape, à nous ! c'est
« le Pape des pauvres, des abandonnés!... Je
« me souviens toujours de la place que j'ai
« occupée, pendant huit ans, au coin d'une des
« tables du réfectoire de *Tata-Giovanni*; comme
« je n'étais pas des plus silencieux ni des plus
« propres, bien souvent l'abbé Mastai s'ar-
« rêtait pour me tirer l'oreille, mais pas bien
« fort... Il n'était pas comme le vieux maçon,
« qui ne marchait jamais sans sa fêrule, et
« qui n'y allait pas de main morte, à ce que

« disaient ceux qui nous avaient précédés... »

« Un jour, ajoute l'auteur auquel cette anecdote est empruntée, on parla au Saint-Père du petit boiteux de l'hospice *Tata Giovanni*; le Pape n'avait pas oublié le nom obscur d'*Angelo Vocacelli*. Il sourit, en apprenant qu'un de ses anciens orphelins, un pauvre savetier, reconnaissait dans Pie IX l'abbé Mastai, et il dit : « Il doit avoir besoin... d'un petit souvenir. »

« Le lendemain, il lui faisait remettre un doublon d'or, qu'Angelo baisa à plusieurs reprises, et qu'il a toujours conservé comme une relique. »

Quelques jours avant la mort de Pie VII, l'abbé Mastai suivit, en qualité d'auditeur, M^{gr} Muzzi, envoyé au Chili comme vicaire apostolique. Des différends survenus entre ce dernier et les gouvernants du Chili, l'obligèrent bientôt, ainsi que M^{gr} Muzzi, à quitter ce pays. Dans ces circonstances difficiles, le jeune auditeur montra un courage et une fermeté qui frappèrent singulièrement Léon XII. Ce pontife le fit prélat, chanoine de *Sainte-Marie-in-via-Lata*, puis président du grand hospice de Saint-Michel.

Plus tard, nommé par Léon XII à l'évêché de sa ville natale, Spolète, M^{gr} Mastai n'y resta que quelques années, car il fut transféré ensuite à l'évêché d'Imola, qui demandait un homme de choix, un caractère aussi ferme que sage, à cause des agitations auxquelles la Romagne était en proie.

Les espérances de Léon XII furent remplies par l'évêque d'Imola, qui sut se faire aimer et vénérer de tout son troupeau.

Réservé *in petto* dans le Consistoire du 23 décembre 1839, proclamé cardinal le 14 décembre 1840, par Grégoire XVI, la réputation de talent et de piété de M^{gr} Mastai s'étendit sensiblement dans les États de l'Église et à Rome; ce fut au point que, lorsque quelque devoir l'appelait dans la capitale, les gens du peuple, qui l'avaient vu à l'œuvre d'abord dans l'établissement des pauvres orphelins, puis à Saint-Michel, disaient en le voyant passer : « Voilà le futur Pape; Dieu nous le donnera! » On prophétisait juste : l'évêque d'Imola est devenu Pape. Voici quelques circonstances du Conclave où il fut élu :

Déjà trois scrutins avaient eu lieu; le cardinal

Mastaï voyait se concentrer sur lui , et les voix que perdait le cardinal Lambruschini , et un nombre de plus en plus grand de suffrages éparpillés sur d'autres cardinaux. Au second tour, il avait gagné quatre voix , tandis que son rival en avait perdu deux ; au troisième , Mastaï , comme scrutateur , avait lu onze fois le nom de Lambruschini , et vingt-sept fois le sien.

On approchait du dénouement , et l'émotion du Conclave était grande. Le soir du même jour, le scrutin fut ouvert à trois heures. Mastaï était à son poste ; il était pâle et paraissait préoccupé , le résultat de l'épreuve du matin l'effrayait ; il avait passé dans la prière tout le temps qui s'était écoulé entre les deux scrutins.

La séance s'ouvrit par le chant du *Veni Creator* ; puis on procéda à l'écriture et au dépôt des bulletins dans le calice ; ensuite les votes des malades , recueillis avec les formalités d'usage , y ayant été réunis , un silence solennel se fit , et le dépouillement commença.

Mastaï lut son nom sur le premier billet ; il le lut encore sur le second , sur le troisième , et ainsi de suite jusqu'au dix-septième , sans interruption. Sa main tremblait , et quand , sur

le dix-huitième, que le scrutateur lui présenta, il lut encore son nom, ses yeux se voilèrent. Il supplia l'assemblée de prendre en pitié son trouble, et de charger l'un d'eux de continuer le dépouillement. Mastai oubliait qu'un scrutin interrompu eût annulé l'élection. Le Sacré-Collège s'en souvint heureusement. « Reposez-vous, prenez votre temps, nous attendrons, » cria-t-on de tous côtés. Les plus jeunes, s'empressant autour de lui, l'engageaient à s'asseoir, à se reposer. Un de ses collègues lui présenta un verre d'eau. Il était assis et il restait tremblant, silencieux, immobile. Il n'entendait rien, il ne voyait rien, et deux ruisseaux de larmes sillonnaient ses joues.

Cet ébranlement si profond, si vrai, causé par l'effroi de sa propre grandeur, gagna la plupart des cardinaux auxquels il avait été jusque-là étranger, et les attendrit d'autant plus, que dans ces trésors de modestie et de sensibilité qui se révélaient à eux, ils virent la justification la plus inattendue et la plus touchante de l'acte qu'ils venaient d'accomplir.

Au bout de quelques instants, le cardinal Mastai se releva et rejoignit le bureau, soutenu

par deux de ses collègues. Le dépouillement s'acheva lentement ; au dernier bulletin, il avait lu son nom trente-six fois!...

Aussitôt les cardinaux se levèrent ; une seule voix retentit sous les plafonds de la chapelle Pauline : le Sacré-Collège avait confirmé par acclamation le résultat du scrutin.

On a parlé d'une colombe qui , au premier dépouillement des scrutins , tandis que le cardinal Mastai lisait tout haut son nom pour la treizième fois , pénétra dans la chapelle par une fenêtre , et vint voltiger sur sa tête. Si le fait est vrai , il est difficile de ne pas y voir (surtout après ce qui est arrivé dans le voyage d'Imola à Rome) un signe manifeste de prédestination au suprême pontificat.

On ne peut se former une idée de l'enthousiasme dont Pie IX se vit l'objet , après son élection. Il ne sortait pas une fois sans que la foule se précipitât sur son passage en criant avec délire : *Viva il nostro buon papa Pio nono ! Viva il padre del popolo !*

Une métamorphose complète s'était opérée dans les États Romains. Les manifestations de la joie publique rapprochaient et unissaient les

esprits, qui s'étaient divisés depuis plusieurs règnes.

La plus légère altération sur le visage du nouveau Pape excitait de véritables angoisses. « Très-
« saint Père, s'écriaient quelquefois les femmes
« du peuple quand il passait, oh ! ayez bien
« soin de votre santé ! *Santo Padre, abbiatevi*
« *cura della salute !* »

Un jour, le bruit se répandit que Pie IX. était alité. A cette nouvelle, grande rumeur chez les Transtévérins ; tous voulaient se rendre au Quirinal afin de voir le Pape, et de s'assurer par eux-mêmes de l'état de sa santé. Mais, cette visite devant être un peu bruyante pour un malade ; on résolut de n'envoyer qu'une députation. En conséquence, quatre individus se présentèrent au Quirinal, et demandèrent à voir le Saint-Père. Ce n'était pas un jour d'audience publique, aussi refusait-on de les introduire, ce qui leur sembla une preuve de la gravité du mal. Enfin on consulta Sa Sainteté, qui ordonna de les faire entrer. « Eh bien ! mes enfants, que
« désirez-vous ? — Rien, *Santo Padre*, nous
« voulons seulement vous voir. Le bruit court
« au Transtévère que vous êtes souffrant, et

« nous sommes venus nous assurer de la vé-
« rité. »

Le Pape les remercia, les tranquillisa, leur prouva qu'il se portait bien, puisqu'il travaillait, et les congédia avec bonté. « *Santo Padre*, dirent-ils en se retirant, Votre Sainteté « sait que si jamais elle a besoin de nous, nous « sommes là! *Siamo noi!* »

Si, à cette époque, on avait tenté le moindre mouvement, le Pape n'aurait eu qu'un mot à prononcer pour le réprimer, tant il était aimé, et tant il aurait paru odieux de contrister son cœur. Les résistances mêmes que rencontrait Pie IX dans le commencement, le servaient plus qu'on ne pensait; elles fortifiaient la confiance du peuple. « Il est clair, disait-il, que le Pape « veut bien faire, puisqu'on cherche à l'entra-
« ver. »

Les manifestations joyeuses avaient pris un tel développement, que le gouvernement s'était vu dans la nécessité d'y mettre des bornes, en recommandant aux autorités *de faire cesser ces démonstrations dispendieuses et qui distrayaient les peuples de leurs occupations ordinaires.*

Malgré cette injonction, les choses n'en con-

tinuèrent pas moins. Des fêtes extraordinaires eurent lieu à Albano et à Castel-Gondolfe, que le Pape visitait. Les populations accoururent de tous côtés ; Pie IX fut obligé de monter sur une tribune pour donner sa bénédiction , et d'assister à l'ascension d'un ballon rempli de drapeaux et d'inscriptions en son honneur. Lorsqu'il revint à Rome, plus de quarante mille personnes allèrent à sa rencontre.

Apprenons maintenant à connaître le fond du caractère de Pie IX , par des traits de bienfaisance, de miséricorde, de bonté, qui en disent plus encore à cet égard que toutes les louanges dont Rome a retenti à sa gloire, avant d'être envahie par les bandes anarchistes auxquelles elle a payé un si déplorable tribut.

Lorsque Pie IX n'était encore qu'évêque d'Imola, il lui arrivait souvent de donner jusqu'à son dernier sou. Un jour, qu'il ne lui restait pas la plus mince pièce de monnaie, une malheureuse femme se présente, et lui demande l'aumône. Ne sachant plus que faire, le bon prélat aperçoit un couvert d'argent sur une table :
« Prenez-le, dit-il à cette femme ; allez le mettre
« au Mont-de-Piété ; je le retirerai quand j'au-

« rai de l'argent. » Son valet de chambre, qui n'était pas dans le secret de cette admirable charité, fut obligé, après d'inutiles recherches, d'annoncer à son maître qu'un couvert avait été volé; pour toute réponse le cardinal se contenta de sourire.

Un fait d'un autre genre, mais qui prouve également la bonté d'âme de Pie IX :

Après une insurrection générale qui éclata dans les États de l'Église en 1830, un agent se présenta un jour chez l'évêque d'Imola, en avouant qu'il pouvait faire connaître à Rome les noms et la retraite des auteurs de la rébellion, qu'il en avait la liste; et il remit à Monseigneur Mastai un papier que celui-ci lut et relut avec la plus grande attention. Le feu brûlait dans la cheminée sur laquelle il s'appuyait; sa main tremblait; tout à coup, fixant sur l'espion un regard doux et clair, il lui répliqua en souriant: « Mon pauvre enfant, vous n'entendez rien à votre profession ni à la mienne; quand le loup veut croquer les moutons, il se garde bien de prévenir le pasteur du troupeau!... » Et il jeta dans le feu la pièce accusatrice, sous les yeux de l'agent ébahi et consterné.

A peine fut-il parti que Monseigneur Mastai se hâta de faire avertir les proscrits, dont il avait retenu les noms. Tous échappèrent, et plusieurs durent à sa bourse le moyen de gagner la Toscane et de s'embarquer.

Ajoutons ici, ce qui est connu de tout le monde en Italie, c'est que, à Imola, la maison épiscopale de Monseigneur Mastai était ouverte aux hommes de toutes les opinions, surtout aux mécontents, attendu qu'il croyait avoir plus de devoirs à remplir envers eux qu'envers tous les autres.

A ce sujet, on raconte qu'un mois avant l'ouverture du Conclave, la femme du gonfalonier, adversaire fanatique de l'évêque, vint le voir, et lui exprimer combien elle souffrait des sentiments et des procédés de son mari envers lui.

« Hélas ! dit-elle, tout cela pourrait bientôt
 « changer, cependant ! Sous peu je deviendrai
 « mère de nouveau ; si Votre Éminence consen-
 « tait à tenir notre enfant sur les fonts bap-
 « taux, ce serait un lien de famille devant
 « lequel tout dissentiment d'opinion disparaî-
 « trait sans doute.

« — Ah ! qu'à cela ne tienne, repartit l'évê-

« que , je ne refuse pas d'être le parrain de
« l'enfant .

« — Oui , répliqua la pauvre dame avec em-
« barras , mais il y a une difficulté : dans la dis-
« position d'esprit où il est , mon mari ne voudra
« pas vous en faire la demande...

« — Eh bien , ma chère enfant , je le lui de-
« manderai moi-même. »

En effet , le surlendemain , à la suite d'un conseil qui avait été tenu pour l'administration de l'hospice , Monseigneur Mastai , prenant à part le gonfalonier , lui parla ainsi :

« Recevez mes félicitations , cher comte ;
« votre femme est venue me faire part de votre
« bonheur , elle vous donnera bientôt un nou-
« vel enfant. C'est une grande joie que Dieu
« vous envoie... A propos , avez-vous choisi un
« parrain ?...

« — Pas encore.

« — Tant mieux , j'en ai un à vous présenter ,
« et c'est moi.

« — Vous !... un libéral !... Jamais !... ja-
« mais !... » ne put s'empêcher de crier le gon-
« falonier. Puis , oubliant les règles de la poli-
« tesse , il lui tourna le dos et s'éloigna.

Le prélat ne se découragea pas, et se réserva de revenir à la charge dans un autre moment.

Peu après, le Conclave se réunit, Mastai est élu; et le gonfalonier reçoit du nouveau Pape un billet contenant ces simples mots :

« Vous avez refusé pour parrain l'évêque
« d'Imola, accepterez-vous l'évêque de Rome? »

Comme on le pense bien, le gonfalonier prit à l'instant la poste, et accourut au Quirinal, se jeter aux pieds du Saint-Père.

Voici quelques œuvres de bienfaisance qui datent des premiers temps de son pontificat.

Un habitant des *Monti*, quartier voisin du Quirinal, n'avait pour moyens d'existence qu'une mauvaise charrette et un cheval qu'il venait de perdre. Il eut la pensée d'aller au Quirinal exposer son infortune et d'y demander tout simplement un des chevaux des écuries du Pape, un de ces chevaux de rebut qui ne travaillent plus. Arrivé au palais, il rencontra sur l'escalier le secrétaire de Sa Sainteté, qui se chargea volontiers de présenter sa requête. Le Pape trouva l'idée excellente, et il fit donner un cheval à ce pauvre homme, avec deux pièces d'or pour remonter ses affaires.

Un enfant de douze ans avait une mère âgée, infirme et dans la misère. Il écrivit directement au Pape, pour lui dire qu'il avait besoin de trente-trois *paoli*, destinés à acheter divers objets indispensables à sa mère ; il ajouta qu'il passerait le lendemain chez Sa Sainteté pour prendre les trente-trois *paoli*, si elle voulait bien le lui permettre. Pie IX, qui ouvre lui-même ses lettres, donna ordre qu'on amenât devant lui l'enfant, s'il se présentait. Admis devant Sa Sainteté, l'enfant exposa de nouveau l'objet de sa demande. Pie IX lui remit une pièce d'or. « Oh ! mais, Très-Saint-Père, dit l'enfant, cela ne fait que dix-huit *paoli* ; il m'en faut encore quinze. »

Le Saint-Père tira de sa bourse une nouvelle pièce d'or, qu'il joignit à l'autre ; l'enfant ajouta alors en le remerciant : « C'est trois *paoli* de trop, et je n'ai pas de quoi vous rendre. » Le Pape se prit à rire de la naïveté de l'enfant, et lui dit de les garder. Puis il le fit suivre pour s'assurer qu'il faisait bien les *emplettes* auxquelles cet argent était destiné.

Touché de son exactitude et de sa sincérité, Pie IX le fit venir le lendemain, lui témoigna

sa satisfaction, et lui annonça qu'il se chargeait de son éducation et de son avenir.

« Merci, Très-Saint-Père, dit l'enfant, mais je ne puis accepter ; c'est moi qui fais le lit et la cuisine de ma mère, et je ne saurais la quitter. »

Le Pape, plus ému encore de ce dernier sentiment, lui dit : « Eh bien ! puisque vous êtes si pauvres, ta mère et toi, je me charge de tous deux. »

Un autre jour, un enfant pleurait à la porte du Quirinal, au moment même où le Pape montait en voiture pour sa promenade accoutumée ; les gardes, craignant que ses cris n'importunassent le Pontife, voulurent le chasser ; mais le Saint-Père fit venir l'enfant, et lui demanda la cause de ses larmes. Celui-ci raconta naïvement que son père venait d'être mis en prison, faute de douze écus pour rembourser une créance. Pie IX se retourna vers les personnes qui l'accompagnaient, et comme aucune d'elles ne put lui prêter cette somme, il remonta lui-même la chercher dans ses appartements, et la remit à l'enfant, qui s'éloigna tout joyeux.

Cet esprit de bienfaisance et de miséricorde

se transforme souvent aussi chez lui en pardon des injures, et se manifeste de la manière la plus noble et la plus généreuse.

Un jour, la police arrêta un homme qui distribuait clandestinement des exemplaires d'un pamphlet intitulé : *Histoire de Pie IX, Pape intrus, ennemi de la religion, chef de la jeune Italie*. Dès qu'il eut connaissance de cette arrestation, le souverain Pontife fit amener le coupable en sa présence, et, après l'avoir interrogé avec douceur, il lui dit : « Comme votre faute n'atteint que moi, je vous pardonne. » Ce malheureux, touché d'une telle générosité, fondit en larmes, et, se jetant aux pieds du Saint-Père, il offrit de lui révéler le nom des auteurs du pamphlet. Le Pape ne voulut rien savoir : « Que leur faute, s'écria-t-il, reste ensevelie dans le silence, et puisse le repentir pénétrer dans leur cœur ! »

De la même source sortit une caricature représentant Pie IX sous la forme d'une tortue ; on la lui apporta : « Oh ! vraiment, dit-il, je voudrais l'avoir faite, cette caricature ; oui, j'avance lentement, mais j'avance toujours, et si je suis tortue, je ne suis pas écrevisse ! »

Il serait impossible d'enregistrer ici tous les traits connus de la bonté de Pie IX ; aussi, à Rome, le peuple, le vrai peuple l'appelait-il *l'uomo della carità, l'homme de la charité*. Ajoutons qu'un des mérites de ce grand Pontife, c'est de ne jamais se laisser déconcerter. En voici un ou deux exemples :

Quelques jours après son élection, on avait appliqué contre la porte du Quirinal une pasquinade dont voici les termes :

« *O Gizzi* (ministre de Pie IX), *tutto cambi*.
« *Che fai?* Gizzi, tu changes tout. Que fais-tu? »

Le Pape vit cet écrit, et, de sa propre main, il ajouta :

« *Aspetta, tu vedrai!* Attends, tu verras! »

Puis il le fit remettre à sa place.

Ce mot laisse percer une fermeté que l'on a voulu, bien à tort, mettre en doute.

Avant les événements de Lucques et de Florence, le prince de Metternich avait proposé un programme de réformes, et avait promis de retirer ses troupes si le Saint-Père voulait se conformer à ce plan.

« Acceptez toujours, disait le comte Rossi à Pie IX, un programme est chose vague, et peut

être facilement éludé ; acceptez-le , les Autrichiens du moins s'en iront. » Le Pape répondit avec sa douceur habituelle , mais avec résolution :

« Mon programme est tout prêt, je n'ai besoin ni du vôtre ni du leur. Qu'ils restent à Ferrare tant qu'il leur plaira ! Ils n'oseraient faire un pas de plus, et il faudra bien, tôt ou tard, qu'ils s'en aillent ! »

C'est ici le lieu de rapporter la visite du Saint-Père à cette digne abbesse de Minsk, venue à Rome pour trouver un repos, le repos de son âme et de son cœur, après les persécutions et les souffrances de toutes sortes auxquelles elle avait été en butte.

L'ambassadeur russe ne craignait pas de propager des bruits injurieux sur le compte de la mère Makrena, après avoir si indignement négligé de la couvrir de sa protection. On prétendait que le Saint-Père avait découvert que la religieuse Basilienne était coupable d'imposture, qu'il avait voulu la faire jeter dans un cachot, mais que, par égard pour son grand âge, il se contenterait de la faire renfermer dans un couvent des plus sévères.

Ces bruits arrivèrent jusqu'au Saint-Père, qui résolut immédiatement d'aller rendre hommage personnellement à la sainte abbesse de Minsk.

Arrivé au couvent, le Saint-Père, l'ayant aperçue, s'arrêta, et, la montrant de la main droite, dit à la supérieure, M^{me} de Coriolis : « C'est bien la vénérable martyre que vous avez le bonheur de posséder dans votre maison ? » La mère abbesse se précipita avec toute la vivacité de sa piété aux pieds du Saint-Père, et comme elle ne pouvait s'en détacher, le Pape, la soulevant lui-même, dit : « Pauvre infirme ! elle a tant souffert ! » Puis, fixant sur elle un regard, il ajouta : « Quelle force d'âme dans ce pauvre corps ! »

Il donna ensuite audience à la mère abbesse dans sa cellule même. L'abbesse se jeta de nouveau aux pieds du Pape, les baisant et les arrosant de ses larmes, et Pie IX, avec cette douceur et cette fermeté qui sont l'apanage de son caractère, ému et calme à la fois, plein de dignité et d'affabilité, lui adressa à peu près ces paroles :

« Nous remercions Dieu de ce que, dans un siècle où les merveilles de sa grâce sont plus

nécessaires que jamais, il nous en donne une preuve si éclatante dans les souffrances que vous avez si généreusement endurées avec vos sœurs pour la foi de Jésus-Christ. En vous accordant de demeurer toutes fidèles à sa foi, il a choisi ce qu'il y avait de plus humble et de plus faible pour confondre la force et l'orgueil des ennemis de son église. Glorifions - en le Seigneur, et priez - le pour qu'il daigne nous accorder la même grâce dans l'accomplissement de notre mission. »

On peut dire que l'humilité et la simplicité de Pie IX égalent sa bonté et sa fermeté. On en jugera par le trait suivant :

Un jour, il se rendit à l'hospice de la *Trinité-des-Pèlerins*, où l'on héberge les chrétiens qui viennent accomplir à Rome leurs pieuses dévotions. Ce jour-là, précisément, il était arrivé un pauvre prêtre prussien, du diocèse de Munster, nommé Théodore Lauvensen. Il avait fait à pied une partie de sa longue route, et se reposait de ses fatigues dans la petite chambre qui lui avait été assignée. Les acclamations des habitants de l'hospice lui apprirent qu'il allait voir le Pape dès le jour même de son arrivée.

Il se leva aussitôt, et courut à la rencontre de l'illustre visiteur. Pie IX, ayant remarqué ce costume et cette figure qui annonçaient un homme venu de loin, s'informa du nom et de la qualité du pèlerin, et manifesta le désir de renouveler à son égard une touchante cérémonie. Un des membres de la confraternité fut chargé d'amener l'abbé Lauvensen dans la chambre du Lavabo. Là, on le fit asscoir sur un banc de bois; deux frères placèrent devant lui un bassin rempli d'eau, et se mirent à le déchausser. L'étranger demandait en vain ce qu'on voulait faire de lui, lorsque Pie IX, entrant lui-même, entouré de ses cardinaux, lui répondit en s'agenouillant devant lui. L'abbé Lauvensen comprit que le souverain Pontife allait lui laver les pieds. Alors commença la scène qui eut lieu entre Jésus-Christ et les apôtres, lorsque, le Sauveur s'apprêtant à leur rendre le même devoir, ils se défendirent de tant d'honneur, et que le Christ leur répondit : « Ce que je vous fais en ce moment, il faut que vous le fassiez à votre tour aux autres. »

Après le lavement des pieds, le Pape interrogea l'abbé Lauvensen sur ce qui l'amenait à

Rome ; puis il le quitta , en lui laissant quelques secours.

Parlons maintenant des vues politiques de Pie IX. Longtemps avant sa promotion au suprême pontificat , il songeait à réaliser des réformes qu'il regardait comme urgentes , afin d'ôter tout prétexte à l'esprit révolutionnaire , qui faisait des progrès ; il avait même adressé dans ce but à Grégoire XVI , son vénérable prédécesseur , un mémoire traitant de ces réformes. Mais le vieux Pape n'osa les entreprendre , de peur que le temps ne vînt à lui manquer pour conduire son œuvre à bonne fin ; ses cheveux blancs furent le prétexte ou le motif de cet ajournement.

C'est ce même programme que Pie IX voulut essayer , une fois ceint de la tiare , de mettre à exécution. Mais il lui fallait des auxiliaires , il lui fallait un personnel à la hauteur de ses vues , il lui fallait surtout un premier ministre capable de le comprendre et de le seconder. Il nomma le cardinal Gizzi à la charge de secrétaire d'État pour l'intérieur et pour l'extérieur. Les hommes les plus sages et les plus expérimentés virent dans ce choix une précieuse garantie de sagesse

et de modération. Le parti progressif applaudit lui-même à cette juste appréciation, qui avait su jeter les yeux sur un homme éclairé, libéral, instruit des besoins de l'époque et disposé à y répondre.

Son secrétaire d'État choisi, Pie IX se prononça en faveur de l'amnistie de tous les prisonniers politiques; cet acte fit grand bruit. Voici quelques détails à ce sujet :

Pie IX, fidèle à son habitude de réfléchir avant d'agir, et de ne rien faire avec précipitation, médita et pria beaucoup, lorsqu'il eut promis cette amnistie; il voulait qu'elle fût large, sans restriction, mais qu'elle offrît aussi des garanties d'ordre; la clémence envers des hommes égarés ne devait ni excuser le crime ni encourager la rébellion. Vainement demandait-il les motifs des poursuites dont la plupart des prisonniers avaient été l'objet, les crimes pour lesquels ils avaient été condamnés; la seule réponse qu'on pût lui faire était celle-ci :

« Eh ! Saint-Père, qui le sait ?... C'aura été certainement à cause de leurs opinions. — Pour opinions ! s'écriait Pie IX ; mais est il permis de poursuivre un homme pour ses opinions ,

lorsqu'elles n'ont pas produit des actes coupables?... Pour opinions ! mais vous avez aussi votre opinion , qui n'est pas la mienne ; et , parce que vous ne pensez pas comme moi , dois-je vous condamner? »

Cependant le peuple en vint à douter si le Pape accomplirait sa promesse , à cause du retard qu'elle éprouvait ; il ignorait la lutte qu'il soutenait contre les ambassades et certains personnages , malgré lesquels néanmoins il était résolu à accorder l'amnistie.

Le 17 juillet 1846 , au soir , un mois jour pour jour après la première apparition de Pie IX au Quirinal , une grande feuille de papier imprimée sur deux colonnes fut affichée au coin de toutes les rucs de la ville. Il était tard ; le ciel déjà ne donnait plus assez de lumière pour qu'on pût s'assurer de ce que contenait ce manifeste. Le peuple romain ayant d'ailleurs presque perdu l'espérance , commençait à se soucier fort peu des actes du gouvernement. Cependant , un passant , mû par la curiosité , s'étant approché de l'affiche , parvint , à travers les ténèbres , à en déchiffrer le titre. Il poussa aussitôt un cri de joie ; c'était l'acte d'amnistic.

Ce cri fut bientôt répété de rue en rue, de porte en porte, dans tous les quartiers de Rome. Des milliers de personnes sortirent des maisons, des cafés, des boutiques, et se mirent autour des lieux où l'on placarde ordinairement les actes publics. Des flambeaux furent braqués contre les murailles, des deux côtés de l'ordonnance. On se battait pour la lire; en lisant, on pleurait; puis, après avoir lu, on s'embrassait; c'était une ivresse, un bonheur, un délire!... On apprenait par cœur les tendres et simples paroles qui précédaient le texte de la loi, et que nous aimons à citer :

« Dans ces jours où la joie publique qu'excitait notre exaltation au souverain pontificat, nous faisait éprouver la plus vive émotion, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de douleur, à la pensée qu'un grand nombre de familles de nos sujets ne pouvaient prendre part à la joie commune, parce que, privées comme elles l'étaient des consolations domestiques, elles portaient une grande partie de la peine que quelques-uns de leurs membres avaient méritée en attaquant l'ordre de la société et les droits sacrés du prince légitime.

« Nous jetions, d'un autre côté, un regard de compassion sur cette jeunesse nombreuse et inexpérimentée qui, bien qu'entraînée par de trompeuses flatteries au milieu des tumultes politiques, nous semblait coupable plutôt de s'être laissé séduire que d'avoir séduit. C'est pour cela que, dès ce moment, nous pensâmes à tendre la main et à offrir la paix du cœur à ceux de ces chers enfants égarés qui voudraient se montrer sincèrement repentants.

« L'affection que notre bon peuple nous a montrée, et les témoignages de constante vénération que le Saint-Siège a reçus dans notre personne, nous ont persuadé que nous pouvions pardonner, sans qu'il en résultât aucun danger public. »

Ensuite, on s'extasiait sur cette heureuse pensée de ne demander à l'amnistie d'autre garantie que *sa parole d'honneur*.

Généreuse réhabilitation! que de bonne foi dans ce pardon! que de force dans cette mansuétude! Pourquoi faut-il qu'on n'ait compris ni l'une ni l'autre, ou plutôt qu'on ait cherché à abuser de la bonne foi et à triompher d'une force établie dans la justice?

Des acclamations sans fin retentirent dans Rome. Réveillée de proche en proche par ces acclamations joyeuses , la ville entière s'illumina. Tout à coup quelques voix s'écrient : *A Monte-Cavallo ! a Monte-Cavallo !* Et la foule se précipite en désordre vers le palais Quirinal , pour rendre grâces au souverain Pontife.

Il était neuf heures. Pie IX , à travers l'obscurité et le silence des vastes jardins du Quirinal , entendit ces rumeurs lointaines , signe certain que son message pacifique était parvenu à son peuple. Il vit des clartés inusitées apparaître successivement au-dessus de chaque quartier , et couronner d'une auréole de joie le front de la ville éternelle. Bientôt il lui semble que le bruit se rapproche ; un immense bourdonnement vient battre la colline. C'est d'abord un tonnerre lointain , presque le grondement de la marée montante ; il distingue des cris , il entend son nom prononcé par des milliers de voix. On vient lui dire que son peuple est là , qu'il veut le voir , qu'il le demande ! C'était le premier témoignage d'amour des Romains , élan spontané de la reconnaissance publique ! L'éclat d'une solennité pompeuse , l'entraînement d'une fête ,

l'éblouissement d'une pompe royale n'y entraient pour rien.

Pie IX se rendit à la grande loge ; il fut accueilli par des bravos frénétiques. Dans les rares intervalles de silence, pendant que tous ces poumons et tous ces bras prenaient un peu de repos, des voix isolées s'élevaient jusqu'à lui : « Merci, Saint-Père, merci ! — Ton peuple te rendra grâce ! tu as fait une grande et belle chose ! » et mille autres acclamations de ce genre, familières, expressives, pittoresques, comme l'est en général le langage des Romains.

Après la bénédiction, le Pape rentra. Mais, à dix heures, il lui fallut se montrer de nouveau ; il n'était venu d'abord que dix mille personnes, il y en avait maintenant vingt mille. Et ce ne fut pas encore la dernière bénédiction de la soirée ; car, à onze heures, Rome tout entière l'appelait pour la troisième fois. On avait enlevé les orchestres des théâtres, assiégé les boutiques pour avoir des torches, escaladé les murailles des palais et le piédestal de l'obélisque pour y placer des feux de bengale ; la place resplendissait comme en plein soleil. Pie IX fut si vivement impressionné de ces démonstrations,

qu'il dit en rentrant : « Il faudrait être un monstre pour ne pas répondre à l'amour de ce peuple ! »

Le lendemain, le décret d'amnistic était partout surmonté de couronnes et entouré de guirlandes de fleurs. Le surlendemain 19, le Pape se rendit à l'église de la Mission, à l'occasion de la fête de saint Vincent de Paul. On lui improvisa une ovation. En un clin d'œil toutes les maisons du Corso se trouvèrent décorées de tentures et ornées de drapeaux aux couleurs pontificales ; le pavé était jonché de fleurs ; des inscriptions, des vers, des devises furent apposés sur les murs.

La cérémonie terminée, le Pape remonta dans sa voiture et reprit le chemin du Quirinal. Le cortège allait lentement, car une foule immense obstruait les rues. Enfin il arriva sur la place Colonna ; là, il lui fut impossible de passer outre : une multitude de jeunes gens à genoux barraient le chemin, et demandaient qu'il leur fût permis de délester les chevaux pour traîner à bras le lourd carrosse pontifical. Le bon Pie IX voulut se refuser à cet hommage, qui lui répugnait : « Mes enfants, vous êtes des hommes ! »

criait-il aux plus déterminés. Il n'était plus temps !... L'équipage, ébranlé par des centaines de bras vigoureux, reprenait déjà sa course vers Monte-Cavallo. L'enthousiasme était à son comble. Ce prince, ce Pontife qui passait en pleurant, jetant ses bénédictions à travers une pluie de fleurs, cette foule agenouillée qui tendait les bras, les mouchoirs qu'on agitait, les drapeaux inclinés, les maisons chargées de spectateurs ; tout ce bonheur, tout cet amour, tout ce bruit formaient un ensemble auquel les cœurs froids n'auraient pu résister... C'est facile à comprendre.

Le soir de ce beau jour, on apprit que Pie IX avait délivré, de ses propres deniers, un nombre considérable de détenus pour dettes. Les Romains suivirent aussitôt ce noble exemple : une souscription en faveur des pauvres se couvrit de signatures, et Rome entière put se réjouir de la clémence de son souverain.

Les provinces n'avaient pas attendu, pour se livrer à des transports d'allégresse, que l'élan fût donné par la capitale. A peine l'édit d'amnistie avait-il paru, que partout les illuminations, les banquets et les fêtes avaient commencé.

La ville d'Ancône, entre autres, fit graver le *Motu proprio* en lettres d'or sur une colonne de marbre.

A mesure qu'arrivait à Rome le bruit de cet ébranlement général, les Romains redoublaient de tendresse pour le nouveau Pontife.

Dérogeant aux traditions du passé, et n'écoulant que les inspirations de son esprit supérieur et de sa belle âme, Pie IX voulut que les Juifs romains eussent leur part à la joie et au bonheur de ses sujets. Une députation d'Israélites vint l'en remercier. Le Pape, en accueillant avec bonté les représentants du Ghetto, leur promit que ses soins paternels s'étendraient jusqu'à leurs coreligionnaires, qu'il veillerait sur eux avec la même sollicitude que sur les chrétiens, parce qu'il ne séparait dans son cœur aucune des créatures humaines dont Dieu lui avait confié le gouvernement.

L'occasion se présenta bientôt de prouver qu'il n'oubliait pas sa promesse. Un usage fort ancien obligeait la population juive à venir payer, en grande pompe, le premier jour du Carnaval, l'impôt annuel qu'elle devait à la Chambre pontificale. Cette cérémonie ouvrait chaque année

l'époque des divertissements de l'hiver. Quelques jours avant celui où elle devait avoir lieu, le Pape fit avertir les Israélites qu'ils n'étaient plus obligés de venir en procession au Capitole, et que cet impôt exceptionnel serait prochainement aboli. Il ordonna en outre que les portes du Ghetto, qui jusque-là étaient régulièrement fermées chaque soir à l'Angelus, restassent ouvertes toute la nuit, afin que les habitants pussent vaquer, comme les autres Romains, à leurs occupations ou à leurs plaisirs. Cette bienveillance du Saint-Père remplit les Juifs d'un enthousiasme qu'ils ne pouvaient contenir. Les uns pensaient que Pie IX était le Messie, les autres qu'il était un prophète; tous lui vouèrent une sorte de culte. Cet enthousiasme passant la frontière, les Juifs d'Italie adressèrent au Saint-Père des protestations de dévouement.

On rapporte à ce sujet qu'un riche négociant juif de Livourne, mort à peu près vers cette époque, laissa par testament à Pie IX 30,000 écus. Le Pape déclara qu'il ne pouvait accepter un legs frustrant les héritiers d'une partie aussi considérable de la fortune du défunt; mais ceux-ci répondirent que d'abord leur devoir était de

se conformer aux volontés du testateur, et qu'ensuite ils étaient tous assez riches pour supporter ce léger sacrifice fait au bienfaiteur de leurs coreligionnaires. Force fut donc au Pontife d'accepter la somme. Il l'eut bientôt placée : il en fit deux parts, l'une qu'il ordonna de distribuer aux pauvres Israélites de Livourne, et l'autre, aux indigents du Ghetto.

Là ne s'arrêta pas la sollicitude de Pie IX. Le quartier de Rome que les Juifs habitaient était humide et malsain ; des fièvres pernicieuses y régnaient souvent ; le Saint-Père ordonna de préparer les plans d'un nouveau quartier, et, en attendant, les Juifs furent autorisés à sortir du Ghetto, si bon leur semblait.

Du reste, la sollicitude de Pie IX s'étendit à tout ; il s'occupa avec un zèle ardent des affaires publiques, et l'on assure que, pour mieux connaître les besoins de son peuple, il lisait lui-même les lettres et les placets qui lui étaient adressés. Les finances, l'instruction publique, la justice, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les travaux publics, l'amélioration des classes laborieuses, tout préoccupait son intelligence élevée et son noble cœur.

Il se hâta de mettre un terme au déficit toujours croissant du Trésor. Afin d'atteindre ce but, il s'était imposé en particulier des habitudes sévères d'économie. Nous avons déjà vu quels goûts simples et modestes il avait apportés sur le trône pontifical. Il commença par la réforme de sa table ; il dit à son majordome : « Quand j'étais évêque, je dépensais un écu par jour ; lorsque je fus cardinal, je dépensais un écu et demi ; maintenant que je suis Pape, vous ne dépasserez pas deux écus. »

Des quatre-vingts chevaux qui composaient l'écurie pontificale, il en fit vendre cinquante. Puis vint le tour du jardinier en chef, qui roulait carrosse dans la ville. Le Pape lui demanda : « Combien coûte l'entretien de mes jardins ?

— Trente-cinq mille écus.

— C'est beaucoup trop ; vous n'aurez désormais que dix mille écus, et vous ne roulez plus carrosse. »

Les pensions que n'avaient pas méritées d'importants services furent supprimées. Au moyen de ces réductions, qui portaient toutes sur son service personnel, Pie IX put dès lors sensiblement améliorer les finances ; et bien loin de re-

courir, pour obtenir ce résultat, à de nouveaux impôts, il avait réduit notablement les charges qui pesaient sur ses sujets.

Mais on est forcé de passer rapidement sur les œuvres du souverain Pontife en faveur de son peuple, tant elles sont nombreuses. Bornons-nous à rappeler ici qu'il déclara libres les ports d'Ancône et de Sinigaglia; qu'il fonda des académies et des salles d'asile; qu'il établit la plus exacte justice; qu'il améliora autant qu'il lui fut possible toutes les administrations. On sait aussi qu'il fit préparer l'exécution des chemins de fer, et prescrivit la culture du riz entre Ostie et Porto-d'Anzio, contrée jusque alors stérile et insalubre.

Pie IX. n'était pas populaire à Rome seulement, mais par tout le monde; c'est ce qui attira près de lui un ambassadeur du Sultan, du premier pontife de l'islamisme.

Cette ambassade, l'un des événements les plus extraordinaires du règne de Pie IX., avait un but très-important, et que l'on sut plus tard: c'était de mettre les chrétiens de la Turquie sous la protection du Saint-Siège.

Voici quelques détails sur l'entrevue de l'ambassadeur turc avec le souverain Pontife:

Le Saint-Père avait donné ordre que l'on fit au représentant de la Sublime-Porte , Chekib-Effendi , une réception royale. Aussi , à son entrée au Quirinal , il fut étonné et ravi de la magnificence des troupes , de l'harmonie des fanfares , du nombre et des costumes des cardinaux , et de la présence des membres de la noblesse romaine. Mais ces impressions s'accrurent encore , lorsqu'il arriva à la salle du trône , et qu'il aperçut le souverain Pontife.

Chekib-Effendi s'approcha du Saint-Père avec les marques du plus profond respect. Ses deux bras étaient , à l'orientale , croisés sur sa poitrine ; il fit plusieurs salutations , et , après que le Pape l'eut invité à prendre place sur un fauteuil , il prononça un discours en langue turque , que son interprète traduisit en italien.

Chaque fois que l'ambassadeur prononçait le nom de Sa Sainteté , il inclinait profondément la tête ; sa main gauche reposait immobile sur la garde de son magnifique cimeterre , tandis que la droite accompagnait ses paroles de gestes aussi nobles qu'expressifs.

Sa harangue , en substance , signifiait que le bruit des vertus de Pie IX étant parvenu jusqu'à

son puissant empereur , il avait été chargé par lui de présenter à l'auguste personne du Saint-Père ses félicitations pour son exaltation au souverain pontificat , et de lui exprimer le désir qu'il avait de vivre en relation d'amitié avec Sa Sainteté , l'assurant de la protection qu'il accorderait aux chrétiens de ses États.

Pie IX. répondit en termes gracieux à ce discours. Il remercia le Grand-Sultan des sentiments qu'il manifestait à son égard ; il accepta ses offres cordiales , surtout celle qui regardait les chrétiens répandus dans l'Empire Ottoman.

Outre cette entrevue officielle , le Saint-Père accorda une audience particulière à l'envoyé turc , dans laquelle il lui remit son portrait enrichi de diamants ; celui-ci le reçut à genoux , et demanda la permission de le porter en forme de *nischun* , c'est-à-dire de décoration.

Ce doit être quelque chose de bien singulier , de voir briller une telle miniature sur la poitrine d'un sectateur de Mahomet.

Chékib-Effendi avoua , en se retirant , que ce jour avait été le plus beau de sa vie. Il se rendait à Vienne ; il voulut visiter Sinigaglia , ville natale du Saint-Père , se fit présenter à toute

la famille de Pie IX , et laissa aux pauvres de l'endroit une généreuse offrande. Tout cela atteste les sentiments que le Pape lui avait inspirés.

L'émotion de l'Italie était telle alors , sa reconnaissance pour le nouveau gouvernement était si sincère , que le jour anniversaire de la naissance de Pie IX , les peuples d'Ancône , de Macerata , de Cesena , de Rimini , de Pesaro , de Fano et de Fossombrone se réunirent à Sinigaglia , ville natale du Saint-Père , et scellèrent dans un embrassement fraternel la pensée d'union qui les animait.

Pie IX était populaire , parce qu'on ne pouvait voir en lui aucun intérêt contraire aux intérêts de son peuple , aucune passion , aucun calcul , aucune arrière-pensée de nature à entretenir les soupçons. Il était populaire , parce qu'il inspirait à juste titre la confiance , une confiance absolue. Il était populaire , parce que chacun s'abandonnait à l'amour qu'il inspirait , et qu'il ressentait lui-même pour ses enfants.

Mais quiconque , en politique , veut faire le bien , doit s'attendre à beaucoup d'inimitiés , d'objections et de résistances. Quand , surtout ,

il s'agit de ces réformes étendues et profondes , équivalant à une révolution , on peut être certain d'avance que les intérêts et les abus menacés se ligueront avec l'esprit de parti pour entraver , contester ou calomnier les meilleures intentions.

Malgré la magnanimité de son caractère , Pie IX n'a pas été à l'abri de ces épreuves.

Une poignée de gens timides , trompés ou malintentionnés , ont commencé par nier la sincérité de ses vues ; puis ils ont mis en doute son aptitude même à réaliser ses projets. Sans s'arrêter à ces tracasseries , le digne Pontife se mit à l'œuvre , et les actes les plus significatifs ne tardèrent pas à suivre les manifestes.

Quelquefois Pie IX s'arrêtait... Les progressifs s'imaginaient alors qu'il hésitait, les rétrogrades triomphaient, et les ambassadeurs écrivaient à leurs cours : « Le Pape recule, nous sommes maîtres de lui. » Avant le retour du courrier, une nouvelle réforme, plus libérale que les précédentes, avait dissipé ces terreurs et cette allégresse. Mais que faisait le Prince spirituel et temporel dans le silence de son oratoire ? Il demandait conseil à Dieu ! Il le disait

souvent à ceux qui ne comprenaient pas ces intervalles de repos ! « A chacun son métier ; je réfléchis, moi, je dois rendre compte... »

Si l'on se plaignait de l'insuffisance de ses réformes, il répondait : « Les trop pressés gâtent tout ; j'irai moins vite et plus loin que vous. »

Quelle ne fut pas sa générosité à l'égard de quelques-uns de ses sujets assez endurcis pour continuer, après l'amnistie, à se déclarer les champions des ennemis de la papauté !!... L'un d'eux, exilé de Rome, le comte Mamiani, n'en eut pas moins la permission d'y revenir passer quelque temps, et Pie IX ne fit aucune difficulté de le recevoir.

« Eh bien ! mon fils, lui dit-il avec bonté, vous voulez donc rester insurgé malgré nous et malgré vous ?... »

— Saint-Père, mon cœur vous est dévoué, repartit le comte ; j'aime, je vénère, j'admire votre personne ; mais mon adhésion serait à mes yeux plus qu'un engagement à ne pas troubler l'ordre, permettez-moi d'attendre les événements avant de vous la donner.

— Que Dieu vous éclaire, acheva le Pape ;

quand il vous conduira vers moi , les bras de votre souverain vous seront ouverts. » Ainsi le comte Mamiani allait et venait à Rome sans surveillance , sans contrôle , comme s'il eût fait sa pleine et entière soumission.

Pourquoi n'a-t-il pas mieux répondu à cette touchante générosité du Saint-Père ? Pourquoi a-t-il trahi plus tard la confiance qu'il lui avait témoignée en lui laissant la liberté?...

Par les soins de Pie IX , une police plus active que sous les règnes précédents était exercée à Rome. Pour faciliter la circulation et éviter les accidents que cause d'ordinaire l'encombrement de la voie publique , elle interdisait aux petits marchands l'étalage sur les trottoirs. Cette mesure , si simple et si juste , excita les murmures des propriétaires qui louaient depuis longtemps , à cet effet , la façade de leurs maisons , et qui se trouvèrent ainsi privés de bénéfices montant , pour quelques-uns , à d'assez fortes sommes. Un noble , à qui cette ordonnance enlevait un revenu considérable , vint se plaindre au Pape , qui le reçut avec sa bonté ordinaire et s'efforça de le calmer. Mais voyant le peu de succès de ses consolations : « Cette décision vous fait donc

perdre beaucoup d'argent ? demanda-t-il au patricien.

— Ah ! Saint-Père, c'est un revenu de trois mille écus romains, qui m'est enlevé d'un coup !

— Et depuis quelle époque tirez-vous une si belle location de la partie de la voie publique qui longe votre palais ?

— Le premier bail remonte à 1791. Depuis ce temps j'ai joui de cette location sans trouble.

— Cinquante-six ans à trois mille écus par an, cela fait cent soixante-huit mille écus que vous avez touchés ; c'est une somme considérable.

— Certainement, dit le patricien, qui croyait déjà lire sur le visage du Pape le retrait de l'ordonnance.

— Eh bien ! mon fils, reprit le Saint-Père, je vous conseille de vous en aller tranquillement chez vous, et de ne confier à personne l'aveu que vous venez de me faire ; si la ville de Rome savait quelle énorme somme elle a droit de répéter contre vous, elle vous intenterait un procès, et elle gagnerait, car le trottoir de votre rue est une propriété municipale. Soyez donc

prudent. Quant à moi, vous pouvez compter sur ma discrétion. »

Un autre trait de l'attention paternelle de Pie IX au bien-être de ses sujets. Un jour il se rendait, à l'heure de sa promenade, de l'intérieur du palais au jardin du Quirinal. A son passage un soldat s'avance et remet à l'officier des gardes-nobles qui l'accompagnait un des pains de munition dont on nourrissait les troupes. Des mains de l'officier, le pain passe aussitôt dans celles du Pape, qui l'examine et en reconnaît facilement la mauvaise qualité. Il fait appeler aussitôt le soldat, l'interroge avec bonté, et ordonne qu'on lui apporte un nouveau pain de la distribution du lendemain. Cette seconde épreuve confirmant la première, il prescrit alors des poursuites, et une enquête sévère commence contre les fournisseurs; en attendant, il fait prendre à leurs frais chez les autres boulangers de la ville tout le pain nécessaire à la garnison qui s'y trouvait. Quant au soldat dont la confiance en la justice de son roi avait fait découvrir cette coupable fraude, pour le mettre à l'abri de toute réprimande et de tout ressentiment, le Saint-Père ordonna à l'officier des

gardes de l'accompagner à son poste , et de le recommander de sa part à son chef.

Doux , patient , homme de paix et de charité , Pie IX aurait voulu , réduit aux inspirations de son propre cœur , que le bien n'eût coûté de sacrifice à personne ; il aurait voulu , si la chose eût été possible , faire exécuter par les vieux employés de Grégoire XVI tout ce qu'il avait en vue.

Voici un fait qui rend sensible sa résolution , son esprit d'initiative en même temps que la délicatesse de son cœur.

On avait ouvert une souscription en faveur des amnistiés qui , à leur sortie de prison , ne possédaient pas de moyens d'existence. Déjà de nombreuses sommes étaient recueillies dans une réunion qui avait eu lieu *ad hoc* , lorsque le Pape fit venir Monseigneur Marini , gouverneur de Rome , et lui demanda avec inquiétude quel était le but de cette réunion. Marini répondit qu'il supposait aux prétendus souscripteurs un but politique et dangereux ; mais il ne voulut pas donner d'avis. Le Pape lui déclara qu'il aviserait. Marini partit. Un instant après , il le rappela et lui dit : « J'ai pris mon parti ,

donnez-moi la liste. » Puis il signa cent scudi pour la famille Mastai, seize pour monseigneur Marini ; et il exigea ensuite que l'on fit circuler la liste dans les principales maisons de Rome.

Son active sollicitude ne perdit jamais une minute. Il travaillait sans relâche, et pour se vouer plus efficacement à l'œuvre de rénovation qu'il avait si généreusement entreprise, il avait déclaré, la première année de son règne, qu'il ne prendrait point de vacances. Il se contenta de visiter quelques villages aux environs de Rome.

Il sortait quelquefois de son palais en habit de simple prêtre, et il allait visiter ainsi les monastères, les hôpitaux, les institutions pieuses et charitables, montrant partout sa belle âme, son intelligence et son zèle. Ces excursions lui faisaient découvrir les abus dont il avait entendu parler ou qu'il soupçonnait ; il s'empressait, quand il le pouvait, de les corriger.

Un jour, accompagné seulement d'un de ses camériers, il se rendit dans une des plus chétives habitations de Rome, qui servait d'abri à une malheureuse famille composée d'une pauvre veuve, de deux filles de quatorze à dix-huit

ans , et de deux petits garçons. Il voulut s'assurer par lui-même de la vérité des rapports qu'on lui avait transmis , dits vrais par les uns , niés par les autres , notamment par le président de la société de bienfaisance. L'exposé des faits n'était que trop réel. Le souverain Pontife examina les lieux , et aperçut dans un des angles de la chaumière une des jeunes filles qui , troublée , demandait lequel des deux était le Pape. Elle et sa sœur se jetèrent à ses pieds. Quant à la mère , le bonheur inattendu de recevoir une telle visite , joint à l'espérance de voir soulager la misère de ses enfants , la firent tomber sans connaissance. Vivement touché , Pie IX laissa sa bourse à ces infortunés , et pourvut à ce que pour l'avenir de nouveaux secours leur parvinsent sûrement.

Nous n'ajouterons rien à ces nombreux faits ; l'éloge de Pie IX est en entier dans ses actes. Jetons maintenant un coup d'œil sur les derniers événements de Rome , qui achèvera de faire connaître notre grand , notre immortel Pontife.

Pie IX avait annoncé son intention de donner aux villes de ses États des municipalités et des

gardes nationales , et à la nation une assemblée de délégués chargés de prendre part à la discussion et à la gestion des intérêts publics. Il le fit aussitôt qu'il eut un ministère disposé à le soutenir et à marcher avec lui. Ni la présence des Autrichiens à Ferrare , ni tous les autres obstacles que l'on s'efforçait de mettre devant le Pape, ne l'arrêtaient dans les réformes qu'il avait résolues.

Au commencement d'octobre 1846 , parurent deux *Motu proprio*, dont l'un instituait la municipalité de Rome , l'autre , l'assemblée des représentants des provinces , sous le nom de *Consulte d'État*. A cette occasion , on crut que le Pape se bornerait à copier le système électoral des gouvernements représentatifs de l'Europe. Mais Pie IX connaissait trop bien son peuple pour commettre cette faute. Il s'arrêta à un système d'élection tout différent du nôtre. Il décida qu'une fois élus , les membres de la municipalité romaine et ceux de la Consulte d'État éliraient eux-mêmes leurs successeurs. Tout dépendait des premiers choix , dont seul il osa prendre la responsabilité.

Les choix de Pie IX furent tels qu'on devait

les attendre d'un prince qui ne gouverne que pour le bonheur de ses sujets, sans nulle préoccupation personnelle. Rome entière apprit avec joie les noms de ceux qui devaient la représenter dans la Consulte ; et dans la province on éprouva les mêmes transports pour les élections du souverain Pontife.

Peu de temps après, l'ouverture de la Consulte eut lieu. Le cardinal Antonelli, président, commença par offrir au Pape les remerciements et les hommages de l'assemblée. Pie IX répondit à ce discours de manière à dissiper toutes les craintes qu'on avait pu concevoir au sujet de cette innovation, puisqu'en faisant appel, comme il le disait, aux avis et au concours de l'élite de ses sujets, le Pape maintenait dans leur intégrité tous les droits de souveraineté du Saint-Siège. En même temps il laissait entendre qu'aucune tracasserie, aucune menace, aucune résistance ne parviendrait à entraver la grande œuvre régénératrice qu'il avait entreprise.

De là ces incessantes ovations et les motions populaires auxquelles il était également dangereux de résister et d'obéir. Cependant, un jour,

la résistance devint un devoir pour Pie IX , et il résista!...

Il ne pouvait pas aller aussi loin que le faisaient les contrées voisines qui embrassaient des constitutions presque sans base, des doctrines de chaos, où l'on ne retrouvait de l'autorité royale et ducale que le nom, et qui semaient au loin les germes d'une indépendance avec laquelle il n'y a plus ni gouvernement, ni lois, ni pouvoir respecté, ni, pourrait-on dire aussi, aucune sorte de vie sociale. Pie IX rappela auprès de lui plusieurs hommes politiques qui s'étaient éloignés aux premiers ferments d'innovations trop applaudies; il chercha les moyens d'accorder ce qui était fait et obtenu avec ce que l'on voulait encore sacrifier et jeter dans la mer, disait-on, pour alléger la marche du vaisseau. Ce fut en vain, les cœurs se fermaient. On en vint jusqu'à exiger du Saint-Père qu'il se déclarât contre l'Autriche, et, sur son refus positif et absolu, les révolutionnaires se firent voir.

Des étrangers étaient accourus en foule, car la maladie était générale en Europe; après avoir opéré sur un point, les agitateurs se réunissaient pour opérer sur un autre. Un crime

épouvantable fut commis à Rome, celui du 15 novembre. Le comte Rossi, ministre de Pie IX, fut lâchement assassiné ; voici comment.

Rossi avait été prévenu dès la veille que sa vie était menacée ; mais il ne voulut pas reculer. Au moment de se rendre à la chambre, de nouveaux avis lui parvinrent ; il répondit avec un calme sublime : « La cause du Pape est la cause de Dieu. Allons ! »

La voiture du ministre roulait depuis quelques minutes, lorsque tout à coup le cocher entendit un coup de sifflet, et aperçut à l'extrémité d'une petite rue un homme qui courait précipitamment dans la direction du palais de la Chancellerie ; il voulut arrêter ses chevaux, mais Rossi lui fit signe de poursuivre. Le cocher fouetta, et bientôt après la voiture, lancée au galop, arriva dans la cour du palais. Une compagnie de gardes civiques occupait la place ; mais, contrairement aux ordres donnés, aucun carabinier ne s'y trouvait pour garder la porte et former la haie sur le passage du ministre. Un groupe de soixante hommes, couverts de manteaux sombres, se pressait à l'entrée de la cour. Silencieux d'abord, et recommandant

eux-mêmes le silence qui devait inspirer une fatale sécurité, ces hommes accueillirent froidement le ministre. Mais dès que la voiture eut pénétré sous le portique, et que, par un mouvement habile, une partie d'entre eux eut rendu la retraite impossible, ils commencèrent à huer et à siffler M. Rossi, qui, sans trahir la moindre émotion, descendit de son carrosse. A peine avait-il fait sept ou huit pas à travers la foule compacte dont il était entouré, qu'un homme d'un certain âge le frappa de sa canne sur l'épaule gauche. C'était le signal. M. Rossi détourna fièrement la tête pour répondre à son agresseur, et au même instant l'assassin, qui attendait ce moment pour agir, lui enfonça son poignard dans le cou : l'artère carotide était tranchée, le ministre tomba roide mort....

La douleur du Pape fut grande. Il perdait à la fois un sujet courageux et un ministre à la hauteur des événements. « M. le comte Rossi, dit-il, est mort martyr ; Dieu recevra son âme en paix. »

Le soir de ce même jour, les meurtriers parcoururent triomphalement les rues, en chantant leur affreuse victoire. Ils osèrent même aller

insulter à l'affliction de la veuve et des enfants de la victime.

Ce premier crime, qui avait obtenu sinon l'approbation ouverte, du moins l'impunité, n'était que le prélude de l'attentat sacrilège du lendemain.

En effet, le lendemain, la multitude, grossie par le concours de nombreux gardes civiques, par la défection des carabiniers et des troupes de ligne, se rassemblèrent devant le palais du Pape, exigeant à grands cris qu'on lui accordât les demandes qu'une députation était chargée de présenter de sa part à Pie IX. Le Saint-Père ayant répondu que sa conscience s'opposait à ce qu'il signât les articles qu'on réclamait, les murmures éclatèrent, et firent présager une tempête populaire. Alors une seconde députation vint supplier le Pape de céder aux vœux du peuple, dont il était impossible de modérer et d'arrêter l'effervescence. Pie IX, dont le courage et la fermeté s'inspiraient de sa confiance en Dieu, répondit de nouveau avec dignité que son devoir de Pontife et de souverain lui défendait de recevoir les conditions imposées par la révolte.

La situation devenait de plus en plus critique. Il était évident que les anarchistes ne reculeraient devant aucune violence. Au milieu de ce conflit d'éléments désordonnés, le Saint-Père était aussi calme que s'il eût été question de recevoir les hommages de sujets fidèles ; la tranquillité de son esprit, la sérénité de son âme ne l'abandonnèrent pas un seul instant. Debout contre la porte de son oratoire, où parfois il se retirait pour chercher des conseils au pied de son crucifix, il conférait dans le plus grand calme avec les ambassadeurs, accourus pour faire de leurs corps, disaient-ils, un rempart au vicaire de Jésus-Christ.

Il était midi lorsque Pie IX se sépara des ambassadeurs, qui voulaient l'obliger à rester au milieu d'eux ; c'était l'heure où il avait l'habitude d'adresser sa prière à Dieu pour la chrétienté entière. A peine eut-il quitté le corps diplomatique, qu'on entendit les détonations des armes à feu, qui atteignirent et renversèrent sans vie un des prélats de sa maison, M^{sr} Palma. Revenant alors sur ses pas, il dit aux personnes présentes, avec la tranquillité du juste : « Voyez, si j'ai besoin de prier!...

Hélas ! je prie pour eux !... » Puis il s'éloigna de nouveau. On le voyait presser le crucifix sur son cœur.

Cependant le canon était braqué devant une des portes du palais, et les insurgés criaient qu'ils allaient y mettre le feu et massacrer les Suisses, défenseurs du Pape, si on n'accédait pas à leurs désirs. Alors le Saint-Père, protestant devant le corps diplomatique contre la violence qu'on lui faisait, déclara que, pour épargner l'effusion du sang, il devait tout accorder à ce principe ; qu'il allait signer les pièces qu'on lui présentait, mais qu'à partir de ce moment il se regardait comme prisonnier, et pria les ambassadeurs d'en avertir leurs gouvernements respectifs ; que, de plus, il déclarait ne prendre aucune part au nouveau gouvernement qu'on l'avait forcé d'accorder, défendant même qu'on employât son nom ni les formules ordinaires.

Depuis cet instant, l'auguste et malheureux Pontife, gardé à vue par un poste de gardes civiques, dérisoirement décoré du nom de poste d'honneur, voyait resserrer d'heure en heure les liens de sa captivité.

Quelques personnes dévouées au Pape, les membres du corps diplomatique surtout, regardaient comme une impérieuse nécessité pour Pie IX de chercher à recouvrer sa liberté par la fuite. Le Saint-Père, tout en reconnaissant l'urgence de l'évasion qu'on lui proposait, reculait devant l'idée de laisser sa ville de Rome à la merci du pouvoir usurpateur. Il espérait encore, dans la bonté de son âme, que le prestige de son nom pourrait servir d'égide de salut aux uns, et de digue aux excès des autres. Mais, vaine espérance ! la révolution marchait toujours, et nulle force humaine n'aurait pu s'opposer à son action envahissante. La fuite du Pape fut donc arrêtée et combinée avec le corps diplomatique.

Le 24 novembre, à cinq heures du soir, M. d'Harcourt, ambassadeur de France, arriva au Quirinal *in fiocchi*, c'est-à-dire en cérémonie, dans une voiture de gala, précédée de coureurs et de torches, et il demanda à voir le Pape. Il fut introduit dans le cabinet pontifical, dont la porte se referma aussitôt. Le Saint-Père, sans perdre une minute, changea de costume avec l'aide de l'ambassadeur, prit un

habit laïque, un paletot d'hiver à longs poils, se couvrit la tête d'un bonnet de soie noire et d'un chapeau à larges bords; puis il sortit par une porte dérobée, précédé d'une lumière qu'un affidé portait à la main.

L'ambassadeur, resté seul, demeura dans le cabinet pour gagner du temps. A sept heures, il sortit, et dit aux gens de l'anti-chambre que Sa Sainteté, fatiguée, s'était retirée, ayant besoin de repos. Puis, rentré à l'ambassade, il partit en poste pour Civitavecchia, y arriva à deux heures du matin, et s'y embarqua aussitôt sur le *Ténare*, qui l'amena à Gaëte le lendemain de l'arrivée du Pape.

Le Saint-Père, de son côté, était descendu par un escalier de service, dans une petite cour sur laquelle donnait le logement de son major-dome, et où, depuis trois soirées, une calèche envoyée par M. d'Harcourt venait stationner pendant une heure, et repartait, emmenant une personne quelconque de la maison. Sa Sainteté monta dans cette voiture, sortit sans exciter les soupçons, rejoignit bientôt à Saint-Jean le comte de Spaur, ministre de Bavière; et, une demi-

heure après s'être séparé de M. d'Harcourt, il avait quitté Rome.

A Albano, les fugitifs retrouvèrent M^{me} de Spaur, le cardinal Antonelli et M. d'Arnao, premier secrétaire de la légation d'Espagne, qui les attendaient avec une voiture de poste. Un peu plus loin, comme on relayait, et que le Saint-Père, descendu de voiture, se promenait sur la route, un peloton de carabiniers romains vint à passer, et le brigadier, s'adressant à Pie IX, lui dit : « Monsieur l'abbé, vous voyagez bien tard ! mais, bah ! il fait beau temps, la route est sûre en ce moment, et vous n'avez rien à craindre jusqu'à Terracine ; bon voyage ! »

A Fondi, en franchissant la frontière, il fut reconnu par un officier napolitain, qui, sans prononcer une seule parole, ne put s'empêcher de pousser un cri d'étonnement. M. de Spaur se pencha à son oreille et lui dit quelques mots ; et ce fut en voyant cet officier se jeter à genoux pour baiser la mule du Saint-Père, que les assistants apprirent sa présence.

Lorsqu'on s'aperçut du départ du Pape, le ministère et le *Cercle populaire* envoyèrent à sa poursuite trente hommes à cheval, courant à

bride abattue; mais, soit que les relais les eussent retardés, soit que la voiture du Saint-Père eût été mieux servie, quand ils arrivèrent à Portello, sur la frontière, Pie IX venait de la franchir, et ils furent repoussés par les troupes et les douaniers napolitains, qui par là leur épargnaient peut-être un crime.

Le Saint-Père arriva à Gaëte le 25, avec tous ceux qui l'accompagnaient, moins le comte de Spaur, qui continua sa route vers Naples, et ils prirent logement dans l'hôtel du *Jardinet*. Le 26, mouilla devant Gaëte *le Ténare*, amenant de Cività - Vecchia l'ambassadeur de France, le ministre de Portugal, baron de Cruz, M^{gr} Stella, confesseur de Sa Sainteté, et quelques autres personnes.

Le comte de Spaur gagna Naples le soir, et se présenta immédiatement chez le roi. Introduit par le nonce du Saint-Père, M^{gr} Garibaldi, il remit à Sa Majesté une lettre autographe de Pie IX, dans laquelle Sa Sainteté le prévenait de son arrivée, et lui demandait l'hospitalité. Le roi eut à peine ouvert la lettre, qu'il fut saisi en même temps de sentiments de joie et de douleur. Aussitôt il fit donner ordre à un bataillon

du premier régiment des grenadiers de la garde et à un bataillon de ligne de s'embarquer sur deux frégates à vapeur pour gagner Gaëte. Lui-même monta sur *le Tancrede* avec son épouse, le comte d'Aquila et le comte de Trapani, l'infant don Sébastien, et une nombreuse suite. Partis de Naples à six heures du matin, ils étaient devant Gaëte sept heures après.

Quand le roi débarqua, on ignorait encore la présence du Pape, descendu à l'hôtel du *Jardinet*. C'est là que la famille royale accourut lui baiser les pieds.

Tout ce qu'on sait de cette entrevue, c'est que le roi de Naples fut au comble de la joie de voir l'immortel Pontife arrivé sain et sauf dans son royaume, après l'éminent danger qu'il avait couru. On sait aussi qu'il avait amené de suite tout le matériel nécessaire pour la maison d'un souverain; aussi le Saint-Père se trouva-t-il bientôt installé dans le palais du gouverneur, le mieux possible; et le roi, quelques jours après, revint à Naples.

A peine arrivé dans Gaëte, heureux de l'accueil du roi de Naples, de la piété de la reine Marie-Thérèse, fille de l'archiduc Charles, et

des témoignages de l'allégresse universelle, le Pape voulut visiter le sanctuaire de la Trinité. Il est placé au milieu d'une roche présentant l'aspect d'une grotte qui lui a fait donner le nom de *montagna spaccata*. Le prieur du couvent duquel dépend ce sanctuaire, entouré de ses religieux, célébra la sainte messe, à laquelle le Pape assista : le divin sacrifice étant terminé, le pieux Pontife désira lui-même bénir, avec le très-saint Sacrement, le roi de Naples, sa famille et sa cour.

Ils s'était approché de l'autel. Tous attendaient, prosternés, la bénédiction solennelle, quand tout à coup le souverain Pontife, saisi d'un transport surhumain, animé par une ferveur d'ange, et d'une voix tremblante, commença à parler avec Dieu. Et qui pourrait dire les larmes, les gémissements, les cris qui s'échappèrent de toutes les poitrines, quand on entendit ces accents, qui paraissaient ne pas appartenir à la nature humaine !

« Dieu éternel, notre auguste Père et Seigneur, voici à vos pieds votre Vicaire, bien qu'indigne, qui vous supplie de toute son âme de verser sur lui, de la hauteur du trône resplendissant

où vous êtes assis , votre large bénédiction. Dieu grand , dirigez ses pas , sanctifiez ses intentions , conduisez son esprit , gouvernez ses œuvres ; puisse-t-il ici , où vous l'avez conduit , dans vos voies admirables , et dans toute autre partie de votre bercail où il devra se trouver , puisse-t-il être un digne instrument de votre gloire et de celle de votre Église , en butte , hélas ! aux coups de vos ennemis !

« Si , pour apaiser votre colère , justement soulevée à la suite de tant d'indignités qui se commettent par la parole , par la presse , par les actions , la propre vie de votre dernier serviteur peut être un holocauste agréable à votre cœur , dès ce moment il vous la consacre ; vous la lui avez donnée , à vous seul appartient le droit de la lui enlever quand il vous plaira ; mais , ô Dieu créateur , que votre gloire triomphe , que votre Église soit victorieuse ! Maintenez les bons , soutenez les faibles , et que le bras de votre toute-puissance réveille ceux qui demeurent plongés dans les ténèbres et dans les ombres de la mort !

« Bénissez avec les cardinaux tout l'épiscopat de la terre et le clergé de l'univers , afin que tous

accomplissent, dans les voies si douces de votre loi, l'œuvre salutaire de la sanctification des peuples. Alors nous pourrons espérer, non-seulement d'être sauvés dans ce pèlerinage mortel, des embûches de l'impie et des pièges du tentateur, mais aussi de pouvoir mettre le pied dans l'asile de l'éternelle sécurité : *Ut hic et in æternam, te auxiliante, salvi et liberi esse mereamur.* »

C'est ainsi que Pie IX parlait avec son Dieu, avec le nôtre, avec celui qui peut seul rétablir l'ordre dans l'univers.

Cependant Rome ne cessait d'être agitée. On niait l'authenticité des édits envoyés par le Saint-Père pour rétablir le calme dans l'État. Un ministère désavoué prétendait exister avec l'assentiment de Sa Sainteté, et constituer une nouvelle assemblée nationale.

Nous ne donnerons pas ici les documents sur lesquels les insurgés romains fondaient leur révolte ; tout le monde sait qu'ils étaient subversifs de toute autorité temporelle dans la personne de Pie IX ; mais nous mentionnerons la proclamation suivante du Saint-Père dans les circonstances auxquelles nous faisons allusion ,

et nous la rapporterons en entier , parce qu'elle est à elle seule une pièce de conviction suffisante contre l'anarchie et les anarchistes de Rome.

« A nos très-aimés sujets ,

« Dans cette demeure pacifique où il a plu à la Providence de Nous conduire afin que Nous pussions manifester en toute liberté Nos sentiments et Nos volontés , Nous attendions , espérant que Nous verrions éclater le remords de Nos fils égarés pour les sacrilèges et les crimes commis contre les personnes à Nous attachées (*a Noi additte*) , parmi lesquelles les unes ont été tuées , les autres outragées de la manière la plus cruelle , ainsi que pour les sacrilèges et les crimes consommés dans notre résidence et contre Notre personne même ; et cependant Nous n'avons reçu jusqu'à présent qu'une stérile invitation de retourner dans notre capitale , sans qu'on eût même prononcé une parole de condamnation contre les attentats que nous venons de rappeler , et sans nous offrir la moindre garantie qui puisse Nous donner quelque assurance contre les fourberies et les violences de cette masse de forcenés dont le despotisme bar-

bare tyrannise encore Rome et l'État de l'Église.

« Nous attendions, espérant que les protestations et les décrets émanés de Nous ramèneraient à leurs devoirs de sujets et à une démonstration de fidélité ceux qui, dans la capitale même de Nos États, ont ces devoirs en mépris et les foulent aux pieds; mais, au lieu de ce retour, un nouvel acte plus monstrueux encore d'hypocrite félonie et de véritable rébellion, audacieusement commis par eux, est venu combler la mesure de Notre douleur et exciter en même temps Notre juste indignation, comme il contristera l'Église universelle.

« Nous voulons parler de cet acte détestable sous tous les rapports, par lequel on a prétendu ordonner la convocation d'une soi-disant assemblée-générale-nationale de l'État romain par un décret du 29 décembre dernier, dans le but de déterminer de nouvelles formes politiques à établir pour les États pontificaux.

« Entassant ainsi iniquité sur iniquité, les auteurs et fauteurs de l'anarchie démagogique s'efforcent de détruire l'autorité temporelle du Pontife romain sur les domaines de la sainte Église, en supposant et en cherchant à faire

croire que son souverain pouvoir est sujet à controverse, et dépend du caprice des factions, quoiqu'il soit irréfragablement fondé sur les droits les plus antiques et les plus solides, et bien qu'il soit vénéré, reconnu et défendu par toutes les nations.

« Nous épargnerons à notre dignité l'humiliation d'insister sur tout ce que renferme de monstrueux cet acte abominable et par l'absurdité de son origine, et par l'illégalité des formes, et par l'impiété du but; mais il appartient, certes, à l'autorité apostolique, dont, quoique indigne, Nous sommes investi, et à la responsabilité qui Nous lie, par les serments les plus sacrés, devant le Tout-Puissant, non-seulement de protester, comme Nous le faisons, de la manière la plus énergique et la plus efficace contre cet acte, mais encore de le condamner à la face de l'univers comme un attentat énorme commis au préjudice de Notre indépendance et de Notre souveraineté, attentat qui mérite les châtimens portés par les lois divines, aussi bien que par les lois humaines.

« Nous sommes convaincu qu'à la réception de cette impudente convocation, vous aurez été

saisis d'une indignation sainte, et que vous aurez repoussé bien loin de vous, chers et aimés sujets, une provocation si indigne et si criminelle.

« Néanmoins, afin qu'aucun de vous ne puisse prétexter d'avoir été trompé par des séductions fallacieuses et par des prédications de doctrines subversives, ni d'avoir ignoré ce que trament les ennemis de tout ordre, de toute loi, de tout droit, de toute véritable liberté et de votre félicité même, Nous voulons aujourd'hui de nouveau élever et répandre notre voix, de telle sorte qu'elle vous rende parfaitement certains du commandement absolu par lequel Nous vous défendons, quels que soient d'ailleurs votre rang et votre condition, de prendre aucune part aux réunions qu'on oserait prescrire pour l'élection des individus destinés à faire partie de l'assemblée condamnée par la présente.

« En même temps, Nous vous rappelons que cette défense absolue que Nous vous signifions est sanctionnée par les décrets de Nos prédécesseurs et des conciles, et spécialement du très-saint concile de Trente (session xxii, chap. 11, *de reform.*), dans lesquels l'Église, à diverses

reprises , a fulminé ses censures et principalement l'excommunication majeure qu'encourt , sans qu'il soit besoin d'aucune déclaration, quiconque ose se rendre coupable d'un attentat , quel qu'il soit , contre la puissance temporelle des souverains Pontifes romains , comme Nous déclarons que l'ont déjà malheureusement encourue tous ceux qui ont contribué (*tutti coloro che hanno dato opera*) à l'acte susdit et aux actes précédemment accomplis au détriment de la même souveraineté , ou qui , de quelque autre manière et sous de faux prétextes , ont troublé , violé et usurpé Notre autorité.

« Mais , si Nous nous sentons obligé , par devoir de conscience , de préserver et de défendre le sacré dépôt du patrimoine de l'épouse de Jésus-Christ , confié à Nos soins , et d'employer à cet effet le glaive d'une juste sévérité , que Dieu même , Notre juge , Nous a donné pour cet usage , Nous ne pourrions cependant oublier jamais que Nous tenons sur la terre la place de celui qui , même dans l'exercice de sa justice , ne laisse pas d'user de miséricorde. Élevant donc Nos mains au ciel en lui remettant et en lui recommandant de nouveau cette si juste cause ,

qui est sa cause bien plus que la Nôtre , et en Nous déclarant de nouveau tout prêt, avec l'aide de sa grâce puissante , à boire jusqu'à la lie , pour la défense et la gloire de l'Église catholique , le calice des persécutions que lui-même a voulu boire le premier pour le salut de cette Église , Nous ne cesserons pas de le supplier et de le conjurer afin qu'il daigne , dans sa bonté , exaucer les ardentes prières que Nous lui adressons et le jour et la nuit , pour la conversion et le salut des égarés.

« Aucun jour certainement ne se lèvera pour Nous plus joyeux , que le jour où il Nous sera donné de voir rentrer dans le bercail du Seigneur ceux de Nos fils d'où Nous viennent aujourd'hui tant de tribulations et d'amertumes.

« L'espérance de jouir bientôt d'un si heureux jour est fortifiée en Nous par la pensée de l'universalité des prières , qui , unies au Nôtres , montent , des lèvres et du cœur de tous les fidèles du monde catholique , au trône de la divine miséricorde , et qui sans cesse la pressent et lui font violence pour qu'elle change le cœur des pécheurs et les ramène dans les voies de la vérité et de la justice.

« Donné à Gaëte le premier jour de l'an 1849,
de Notre règne le troisième ,

PIUS PP. IX. »

Le journal *l'Ami de la Religion*, en publiant ce document , ajoutait les réflexions suivantes :

« Nous n'avons pu reproduire sans une profonde émotion l'acte solennel dont on vient de prendre connaissance ; c'est l'exercice redoutable de la plus haute puissance qui soit en ce monde , c'est l'excommunication fulminée par le saint concile de Trente et encourue par les chefs rebelles d'un peuple égaré ; c'est le glaive spirituel dont la main de Jésus-Christ a armé son Vicaire , tiré contre des enfants ingrats et perfides. On sent que son cœur paternel est abreuvé de douleur , quand il se voit contraint de déclarer que ses enfants se sont placés sous le coup de ses armes terribles ; on sent, en quelque sorte, la violence que le saint et magnanime Pontife s'est faite , et au milieu des expressions de sa légitime indignation , le premier rang est toujours réservé aux sentiments les plus admirables de mansuétude et de miséricorde.

« Jamais cause plus juste et plus sainte ne fut

plus héroïquement représentée, défendue avec plus de fermeté et de douceur à la fois. Le triomphe de Pie IX ne peut être éloigné (le journal parlait à la date du 18 janvier); les Romains, entraînés un instant dans de funestes erreurs, sauront entendre la voix de leur Pontife et de leur père; ils trembleront devant les arrêts de la céleste justice, et ils viendront chercher aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ le pardon de leurs coupables folies. »

C'est de Gaëte que Pie IX adressa aux patriarches, aux primats, aux archevêques et aux évêques de tout l'univers catholique, son encyclique sur l'immaculée Conception, qui prouva que si le Pontife était absent de Rome, il n'en continuait pas moins d'exercer son autorité sur toute la Chrétienté (1).

(1) Nous donnons ici la lettre dont il est question, comme un monument de la dévotion de Pie IX envers la sainte Vierge.

ENCYCLIQUE DE N. S. P. LE PAPE PIE IX.

A nos vénérables Frères les Patriarches, les Primats, les Archevêques et les Evêques de tout l'univers catholique,

PIE IX, Pape.

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

Dans les premiers jours où, élevé sans aucun mérite de

Les âmes chrétiennes ont pu voir dans cette circonstance la tendre dévotion de Pie IX pour la très-sainte Vierge, dévotion qu'il a montrée

Notre part, mais par un secret dessein de la Providence, sur la chaire suprême du Prince des Apôtres, Nous avons pris en main le gouvernail de l'Église entière, Nous avons été touché d'une souveraine consolation, Vénérables Frères, lorsque nous avons su de quelle manière merveilleuse, sous le Pontificat de Notre Prédécesseur, Grégoire XVI, de vénérable mémoire, s'est réveillé dans tout l'univers catholique l'ardent désir de voir enfin décréter par un jugement solennel du Saint-Siège que la très-sainte Mère de Dieu, qui est aussi notre tendre Mère à tous, l'Immaculée Vierge, a été conçue sans la tache originelle. Ce très-pieux désir est clairement et manifestement attesté et démontré par les demandes incessantes présentées tant à Notre Prédécesseur qu'à Nous-même, et dans lesquelles les plus illustres Prélats, les plus vénérables Chapitres canoniaux et les Congrégations religieuses, notamment l'Ordre insigne des Frères Prêcheurs, ont sollicité à l'envi qu'il fût permis d'ajouter et de prononcer hautement et publiquement dans la Liturgie sacrée, et surtout dans la préface de la Messe de la Conception de la bienheureuse Vierge, ce mot: *Immaculée*. A ces instances, Notre Prédécesseur et Nous-même avons accédé avec le plus grand empressement. Il est arrivé en outre, Vénérables Frères, qu'un grand nombre d'entre vous n'ont cessé d'adresser à Notre Prédécesseur et à Nous des lettres par lesquelles, exprimant leurs vœux redoublés et leurs vives sollicitations, ils nous pressaient de vouloir définir comme doctrine de l'Église catholique, que la Conception de la bienheureuse Vierge Marie avait été entièrement immaculée et absolument exempte de la faute originelle. Et il n'a pas manqué aussi dans Notre temps d'hommes éminents par

dès son enfance et qui lui obtint les plus insignes faveurs. Elles ont pu reconnaître aussi ce que le cœur du bien-aimé Pontife a pressenti, ce que

le génie, la vertu, la piété et la doctrine, qui, dans leurs savants et laborieux écrits, ont jeté une lumière si éclatante sur ce sujet et sur cette très-pieuse opinion, que beaucoup de personnes s'étonnent que l'Église et le Siège Apostolique n'aient pas encore décerné à la très-sainte Vierge cet honneur, que la commune piété des fidèles désire si ardemment lui voir attribué par un solennel jugement et par l'autorité de cette même Église et de ce même Siège. Certes, ces vœux ont été singulièrement agréables et pleins de consolation pour Nous, qui, dès Nos plus tendres années, n'avons rien eu de plus cher, rien de plus précieux que d'honorer la bienheureuse Vierge Marie d'une piété particulière, d'une vénération spéciale et du dévouement le plus intime de Notre cœur, et de faire tout ce qui paraîtrait pouvoir contribuer à sa plus grande gloire et louange, et à l'extension de son culte. Aussi, dès le commencement de Notre Pontificat, avons-Nous tourné avec un extrême empressement Nos soins et Nos pensées les plus sérieuses vers un objet d'une si haute importance, et n'avons-Nous cessé d'élever vers le Dieu très-hon et très-grand d'humbles et ferventes prières, afin qu'il daigne éclairer Notre esprit de la lumière de sa grâce céleste, et Nous faire connaître la détermination que Nous avons à prendre à ce sujet. Nous nous confions surtout dans cette espérance que la bienheureuse Vierge, qui a été élevée par la grandeur de ses mérites au-dessus de tous les chœurs des Anges jusqu'au trône de Dieu (S. Grég. Pap., de Expositione, in lib. Reg.), qui a brisé sous le pied de sa vertu la tête de l'antique serpent, et qui, placée entre le Christ et l'Église (S. Bernard, serm., in cap. xii, Apocalyps.), toute pleine de grâce et de suavité, a toujours arraché la

nous pouvons espérer nous-mêmes : c'est que dans ces jours mauvais la Chrétienté trouvera dans la question de l'immaculée Conception définie une nouvelle marque de la bonté du

peuple chrétien aux embûches et aux attaques de tous ses ennemis, et l'a sauvé de la ruine, daignera également, Nous prenant en pitié avec cette immense tendresse qui est l'effusion habituelle de son cœur maternel, écarter de Nous, par son instante et toute-puissante protection auprès de Dieu, les tristes et lamentables infortunes, les cruelles angoisses, les peines et les nécessités dont Nous souffrons, détourner les fléaux du courroux divin qui Nous affligent à cause de Nos péchés, apaiser et dissiper les effroyables tempêtes de maux dont l'Église est assaillie de toutes parts, à l'immense douleur de Notre âme, et changer enfin Notre deuil en joie. Car vous savez parfaitement, Vénérables Frères, que le fondement de notre confiance est en la très-sainte Vierge, puisque c'est en elle que Dieu a placé *la plénitude de tout bien, de telle sorte que s'il y a en nous quelque espérance, s'il y a quelque faveur, s'il y a quelque salut, nous sachions que c'est d'elle que nous le recevons... parce que telle est la volonté de Celui qui a voulu que nous eussions tout par Marie.* (S. Bernard, *In Nativit. S. Mariæ de Aqueductu.*)

En conséquence, Nous avons choisi quelques ecclésiastiques distingués par leur piété et très-versés dans les études théologiques, et en même temps un certain nombre de Nos Vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Église Romaine, illustres par leur vertu, leur religion, leur sagesse, leur prudence, et par la science des choses divines, et Nous leur avons donné mission d'examiner avec le plus grand soin, sous tous les rapports, ce grave sujet, selon leur prudence et leur doctrine, et de Nous soumettre ensuite leur avis avec

Ciel et un gage certain de la protection de Marie.

Que dirons-nous encore du séjour du Saint-Père à Gaëte ? Là, comme à Rome, l'infatigable

toute la maturité possible. En cet état de choses, Nous avons cru devoir suivre les traces illustres de Nos Prédécesseurs, et imiter leurs exemples.

C'est pourquoi, Vénérables Frères, Nous vous adressons ces lettres par lesquelles Nous excitons vivement votre insigne piété et votre sollicitude épiscopale, et Nous exhortons chacun de vous, selon sa prudence et son jugement, à ordonner et à faire réciter dans son propre diocèse des prières publiques pour obtenir que le Père miséricordieux des lumières daigne Nous éclairer de la clarté supérieure de son Divin Esprit, et Nous inspirer du souffle d'en Haut; et que, dans une affaire de si grande importance, Nous puissions prendre la résolution qui doit le plus contribuer tant à la gloire de son saint nom qu'à la louange de la bienheureuse Vierge et au profit de l'Église militante. Nous souhaitons vivement que vous Nous fassiez connaître le plus promptement possible de quelle dévotion votre Clergé et le peuple fidèle sont animés envers la Conception de la Vierge immaculée, et quel est leur désir de voir le Siège Apostolique porter un décret sur cette matière. Nous désirons surtout savoir, Vénérables Frères, quels sont à cet égard les vœux et les sentiments de votre éminente sagesse. Et comme Nous avons déjà accordé au Clergé romain l'autorisation de réciter un office canonique particulier de la Conception de la très-sainte Vierge, composé et imprimé tout récemment, à la place de l'office qui se trouve dans le Bréviaire ordinaire, Nous vous accordons aussi par les présentes lettres, Vénérables Frères, la faculté de permettre, si vous le jugez

Pontife , enflammé de zèle pour la gloire de Dieu , assiste aux solennités religieuses , adresse sa parole aux fidèles , visite les hôpitaux et tous les autres établissements de bienfaisance ou de piété , accourt et célèbre de saints exercices dans les églises particulières ; et pendant qu'il répond à toutes les exigences de sa position de souverain , il donne à tous , aux grands comme aux petits , à la cour de Naples comme aux simples habitants de Gaëte , l'exemple des plus aimables

convenable , à tout le Clergé de votre diocèse , de réciter librement et licitement le même office de la Conception de la très-sainte Vierge , dont le Clergé romain fait actuellement usage , sans que vous ayez à demander cette permission à Nous ou à notre sacrée Congrégation des Rits.

Nous ne doutons nullement , Vénérables Frères , que votre singulière piété envers la très-sainte Vierge Marie ne vous fasse obtempérer avec le plus grand soin et le plus vif empressement aux désirs que Nous vous exprimons , et que vous ne vous hâtiez de Nous transmettre en temps opportun les réponses que Nous vous demandons. En attendant recevez , comme gage de toutes les faveurs célestes , et surtout comme un témoignage de Notre bienveillance envers vous , la bénédiction apostolique que Nous vous donnons du fond de Notre cœur , à vous , Vénérables Frères , ainsi qu'à tout le Clergé et à tous les fidèles laïques confiés à votre vigilance.

Donné à Gaëte , le deuxième jour de février 1849 , l'an III^e de Notre Pontificat.

vertus ; il secourt les pauvres , il pardonne à ses ennemis ; il protège , il console et soutient ses fidèles serviteurs ; il répand ou prépare des bienfaits ; en un mot , il se fait aimer de plus en plus par ces traits de charité qui font répandre des larmes de tendresse à tous les cœurs sensibles.

Quand il dut abandonner Gaëte , le pauvre , le père de famille , la veuve et l'orphelin reçurent de nouvelles marques de sa munificence.

A Portici , où il se rendit avant de rentrer dans ses États , même piété , même noblesse d'âme. C'est là que l'auguste Pontife paie avec toute la reconnaissance qui déborde de son cœur l'hospitalité si généreuse et si dévouée qui lui a été offerte par un roi vraiment catholique.

Enfin les jours de l'exil allaient finir !... Le Saint-Père quitta le palais de Portici le 4 avril , accompagné des cardinaux Dupont , Antonelli et Riario-Sforza. Un convoi spécial du chemin de fer le conduisit à Caserte , où il était attendu par le roi de Naples , qui le reçut dans son palais en présence de toute la famille royale. A partir de Caserte , il voyagea dans les voitures de la cour de Naples , au milieu des acclamations et

des *vivats* mille fois répétés par une foule immense, accourue en habits de fête, des branches d'olivier à la main.

On parvint ainsi à la frontière pontificale, à Portello, où le roi devait prendre congé du souverain Pontife. Alors eut lieu une scène profondément touchante, et qui émut tous ceux qui en furent les témoins.

Sa Majesté mit pied à terre; Pie IX voulut aussi descendre. Prosterné aux pieds du chef de la chrétienté, qu'il tenait étroitement embrassés, Ferdinand ne pouvait quitter le Saint-Père, qui pleurait et bénissait ce roi si chrétien. Il le remercia avec effusion de l'hospitalité qu'il lui avait accordée d'une façon si digne, et il appela une dernière fois les bénédictions du Ciel sur sa tête et sur celle de son fils.

Nous ne pouvons qu'esquisser en traits rapides la marche triomphale du Saint-Père jusqu'à Rome. Partout les populations s'empresaient sur son passage pour contempler les traits d'un souverain dont l'absence leur avait coûté tant de souffrances et tant de larmes. Partout des arcs de triomphe, autour desquels le clergé et les populations attendaient le souverain Pon-

tife. Entre Frosinone et Sezza, dans un intervalle de quelques milles, on en comptait quatorze. A Valmontone, l'enthousiasme était tel, que la population rompit la haie qui bordait la rue que le Saint-Père traversait pour se rendre à l'église, et vint se précipiter à ses pieds pour les baiser. A Ferentino, le peuple manifesta les mêmes transports d'allégresse. Ce fut à Gonzano que le soin de la sûreté du Saint-Père fut confié à l'armée française.

Le 12 au matin, le temps était sombre, le vent soufflait avec violence, et tout faisait craindre que la pluie ne tombât par torrents, si le vent venait à cesser. L'église de Saint-Jean-de-Latran était décorée à l'intérieur de grandes draperies de damas rouge; une encinte était réservée, autour de l'autel construit sous le reliquaire de marbre qui renferme la tête des apôtres, pour le Sacré-Collège et le corps diplomatique. Une simple draperie, surmontée des armes pontificales, ornait la porte d'entrée sous le péristyle de la basilique. Tout était en mouvement dans la ville; les rues que devait parcourir le cortège étaient couvertes de sable; toutes les croisées et les balcons non-seulement dans ces rues,

mais encore dans toute la ville, étaient ornés de draperies et de guirlandes de fleurs, bien que l'autorité n'eût pas dit un mot à cet égard; de tous côtés on préparait les illuminations de la soirée.

La place de Saint-Jean-de-Latran et les rues qui de là conduisent à Saint-Pierre étaient couvertes d'une foule innombrable. Tous les pays environnants étaient restés déserts et avaient versé leur population dans Rome. La joie éclatait sur tous les visages, et, certes, elle était dans tous les cœurs.

D'après les dispositions du commandant de la place, le général Sauvan, les troupes, tant françaises que romaines, avaient pris position sur toute la ligne, et une batterie d'artillerie occupait la place de Sainte-Croix-de-Jérusalem pour donner le signal de l'arrivée du souverain Pontife. A deux heures et demie, chacun était à son poste, et les rues étaient tellement encombrées de monde, qu'il était presque impossible de circuler.

L'arrivée du Saint-Père était annoncée pour quatre heures. A quatre heures moins quelques minutes, le canon de Sainte-Croix-de-Jérusalem

annonçait que l'exil du souverain Pontife avait cessé ; et l'airain joyeux de tous les clochers de la ville éternelle élevait sa voix vers le ciel pour lui rendre grâces de cet heureux événement , de cet événement unique dans l'histoire.

Un quart d'heure après, le Pape faisait son entrée solennelle dans Rome , entouré de l'armée française , au milieu des acclamations d'un peuple immense agenouillé sur la place de la Scala-Santa ; de toutes parts on voyait les mouchoirs s'agiter en signe d'allégresse , et les cris qui sortaient de cette foule compacte étaient : *Saint-Père ! la bénédiction ! Vive la Religion ! Vive notre Pape !*

Le Saint-Père mit pied à terre au bas du grand escalier de la basilique ; il fut reçu sous le péristyle par les cardinaux de la commission de gouvernement , par le cardinal archiprêtre de Saint-Jean-de-Latran , par les membres du Sacré-Collège , la commission municipale , le corps diplomatique , les chapitres des diverses basiliques et le clergé des paroisses de Rome.

Un touchant épisode marqua son entrée dans la basilique de Saint-Jean. Il aperçut sous le péristyle quatre ecclésiastiques appartenant au

clergé de l'église française de Saint-Louis , et , avant d'avoir reçu les hommages de personne , il se dirigea vers eux ; il leur présenta sa main à baiser , en leur disant avec cette bonté affectueuse qui le caractérise : « Ah ! voilà mes bons Français , il est bien juste que je commence par eux ; c'est à eux qu'appartient l'honneur de la journée. » Tous les assistants , y compris les soldats français qui bordaient la haie , étaient attendris jusqu'aux larmes.

Après la cérémonie religieuse , qui dura peu de temps , le Saint-Père se reposa un moment dans le palais contigu à la basilique de Saint-Jean. Dans la cour l'attendait sa voiture de demi-gala , dans laquelle il monta ; et ce fut là seulement que sa garde-noble reprit son service, sous le commandement du prince Altieri , frère du cardinal.

Au moment où l'on se mit en marche , le fort Saint-Ange hissa la bannière pontificale et commença le salut de cent-un coups de canon , dont l'écho , roulant le long des rives du fleuve , allait annoncer jusqu'aux montagnes de la Sabine le retour de Pie IX.

Voici l'ordre dans lequel marchait le cortège :

le général français Gueswiller , entouré de son état-major , parcourut toute la ligne depuis Saint-Jean jusqu'à Saint-Pierre une demi-heure avant le passage du cortège ; il était suivi à grande distance par le général Sauvan , qui donnait les dernières dispositions ; à la suite venaient , dans leur voiture , le commandant , M. Le Roux , préfet de police , et M. Mangin , secrétaire-général de la préfecture ; après eux les trois cardinaux de la commission du gouvernement.

Un quart d'heure après parut un piquet de dragons pontificaux ; ils étaient suivis à peu de distance par un détachement de chasseurs à cheval français : c'était l'avant-garde. Venait ensuite une voiture du palais , puis un fort détachement de dragons français ; derrière eux marchait un détachement de gendarmerie française , puis un fort piquet de gardes-nobles précédé par le batteur d'estrade du Pape ; venait ensuite le souverain Pontife dans sa voiture , tirée par six chevaux noirs et couverts de harnais dorés ; aux portières se tenaient , à droite , le général en chef de l'armée française , et , à gauche , le prince Altieri en costume de garde-

noble. La voiture était suivie d'un nombreux état-major, d'un piquet de gardes-nobles et d'un fort détachement de dragons français. Les voitures des membres du Sacré-Collège et du corps diplomatique fermaient la marche du cortège.

Jamais on ne verra spectacle à la fois plus attendrissant et plus imposant. Le peuple, à genoux, demandait la bénédiction pontificale; le canon tonnait, les cloches sonnaient à toutes volées, les confréries de musique faisaient retentir les airs de joyeuses fanfares; l'enthousiasme était universel; il continua ainsi jusqu'au Vatican.

Lorsque, foulant aux pieds un parterre de fleurs, le souverain Pontife fut reçu par le chapitre de Saint-Pierre et par le cardinal de Mattei, archiprêtre de la basilique, la plus vive, la plus douce émotion était peinte sur ses traits vénérés.

Après la prière d'actions de grâces, le *Te Deum* et la bénédiction, le Saint-Père fut conduit dans ses appartements.

Le soir, le Capitole, la coupole de Saint-Pierre, la Trinité-du-Mont, le Pincio et la ville tout entière ont été illuminés comme par en-

chantement , la plus misérable maison donnait des marques de son allégresse ; des flots de lumière inondaient la ville ; c'était un spectacle sublime ! Le lendemain , les fenêtres étaient encore ornées de draperies , et les rues illuminées aussi brillamment que la veille. Le troisième jour , les fêtes continuèrent , et le *Te Deum* fut chanté de nouveau dans toutes les églises , où le peuple se portait en foule.

Quelle journée pour le souverain Pontife , pour Rome , pour la France ! L'histoire ne l'oubliera pas , et elle inscrira dans ses glorieuses annales que , le 12 avril 1850 , la France a bien mérité de la religion , de la civilisation , du monde , et qu'elle a dignement continué les traditions de sa gloire passée , en prouvant qu'elle était toujours *la fille aînée de l'Église catholique*.

Le retour du Saint-Père rendit bientôt à la ville éternelle sa vie et sa splendeur ; les figures se ranimèrent ; Rome reprit cet air de fête dont elle avait été privée pendant l'absence de son Pontife.

Au deuil , aux dissensions , aux désordres succédèrent la joie , l'espérance , la sécurité.

Cette transformation subite, opérée par la présence du Saint-Père, fit comprendre à tous combien Rome a besoin du Pape pour être autre chose qu'un musée ou un tombeau.

Si les Français durent éprouver un sentiment de fierté et de bonheur après ces glorieux triomphes, ils reçurent aussi du Saint-Père les témoignages de la plus vive sympathie; Pie IX saisit toutes les occasions de leur manifester ses sentiments.

De retour dans son palais, il remarqua qu'il n'était entouré que de gardes suisses ou romains. Sur la réflexion qu'il en fit, on lui répondit que les soldats français occupaient seulement les postes extérieurs. Il ordonna aussitôt qu'ils vinssent faire le service dans l'intérieur du palais, *voulant*, ajoutait-il, *avoir ses Français autour de lui*.

« J'ai constamment aimé la France, disait-il une autre fois aux officiers français qui lui furent présentés par leur général; mais aujourd'hui je l'aime plus encore, si cela est possible, car elle a acquis des droits impérissables sur mon cœur. »

C'est aux malades et aux blessés de l'armée

française , que Pie IX voulut adresser ses premières paroles de consolation , donner ses premières bénédictions et offrir ses premières récompenses. Il commença ses visites par l'hôpital Saint-André-du-Quirinal. Le Saint-Père, n'ayant communiqué son dessein à personne , arriva à l'hospice sans y être attendu , et , s'adressant à l'un des employés : « Je désire , lui dit-il , m'entretenir avec les pauvres soldats qui se sont fait blesser pour moi ; voulez-vous me conduire à eux ? » Introduit dans les salles , Pie IX s'arrêta à tous les lits , et adressa aux infortunés qui les occupaient des paroles d'encouragement et de consolation ; il les remercia de ce qu'ils avaient fait pour l'Église, et leur promit les bénédictions du ciel ; puis il donna à chacun quelque objet de dévotion.

L'émotion des pauvres invalides ne peut se décrire. Touchés de tant de bonté , ils ne pouvaient contenir leur attendrissement et leur enthousiasme , qu'ils manifestaient avec la plus naïve simplicité.

La première sollicitude du Saint-Père fut de récompenser ceux de ses sujets qui avaient donné des preuves de fidélité et d'attachement au Saint-

Siège. Malgré la détresse du trésor , beaucoup de familles tombées dans la misère par la destitution ou l'exil de leurs chefs ont obtenu des pensions mensuelles ou des secours temporaires proportionnés à leurs besoins. Vingt-cinq mille écus romains furent distribués aux nécessiteux à l'occasion du retour du Saint-Père : c'est plus de cent trente mille francs pris sur sa cassette privée , et qui ont dû faire une large brèche dans sa modeste liste civile ; mais le cœur du Pape est plus grand que son trésor ; il n'a jamais su que donner , et donner sans cesse.

Ajoutons que sa tendresse pour des fils égarés l'a porté à alléger , autant que le permettaient la prudence et la justice , les peines infligées aux auteurs des désordres dont il a eu tant à souffrir.

Voilà Pie IX , voilà le souverain de Rome !... Est-il possible d'être mieux la vivante image du Dieu dont il est le Représentant ? Où trouver , en effet , une plus grande charité , plus de douceur , plus de mansuétude ?...

C'est la pensée du pieux cardinal archevêque de Cambrai , Monseigneur Giraud , trop tôt enlevé à l'amour de son peuple. Laissons-le parler,

en finissant cette esquisse de la biographie du saint Pontife. Il est impossible de trouver des paroles ni plus sensibles, ni plus tendres que celles qu'il prononça dans sa métropole, à son retour de Rome.

« Nous avons vu, nos chers frères, le très-aimé Pie IX, Pie IX le Grand, plus grand que toute louange, le plus généreux de tous les princes, le plus pieux de tous les pontifes, parmi tous les monuments de Rome le plus digne d'être contemplé; celui que le peuple romain bénit, et sur qui toute l'Italie fixe ses yeux; celui que toute l'Europe admire, celui que tant d'espérances saluent, et qui est entouré d'un si grand amour, nous l'avons vu!...

« Comment vous exprimer les émotions de cette première entrevue, dans laquelle, tremblant de crainte et de tendresse, nous nous sommes trouvé en présence de la charité et de la douceur du Sauveur même? Dans ses yeux, quelle expression de bonté! quelle tendresse dans sa parole! quelle sereine majesté dans sa physionomie! Imaginez-vous une de ces figures angéliques de Bruno et de Bernard, dans lesquelles le pinceau le plus délicat s'est plu à

répandre toutes les grâces d'une vertu céleste. Ah ! si vous aviez pu le voir comme nous l'avons vu ! le calme de son front , quoiqu'il soit entouré de si grands soucis ; la confiance de son regard , quand il le fixe sur l'image du divin crucifix qu'il a toujours devant lui ; cette bénignité , cette mansuétude répandue sur ses lèvres : non , il n'y a pas d'esprit si rebelle qui n'eût confessé la foi , il n'y a pas de genou qui n'eût fléchi , il n'y a pas de langue qui ne se fût écriée : Saint-Père , vous êtes vraiment le Vicaire du Fils de Dieu ! »



RELATION

DU

SIÈGE DE ROME

EN 1849

C'est sous forme de lettres écrites par un des officiers de l'armée expéditionnaire d'Italie, que nous donnons la relation du siège de Rome. Il nous a été plus facile par ce moyen de tout raconter, jour par jour, depuis le débarquement de nos troupes à Cività-Vecchia, jusqu'à leur entrée dans la ville éternelle. Cette page de notre histoire militaire ne peut manquer d'intérêt.

La France, ne craignons pas de le dire, a ajouté un beau chapitre à ce livre admi-

nable que l'auteur, conseiller de Henri IV et continuateur d'anciennes annales, appelait, dans un sentiment d'orgueil inspiré d'en haut : *Gesta Dei per Francos* (*Actes de Dieu par les Français*).



RELATION

DE

SIÈGE DE ROME

EN 1849



LETTRE I

Départ pour Rome. — Réflexions morales sur l'état de cette ville. — Envoi à Cività-Vecchia de diplomates français. — Anecdote relative au 68^e de ligne. — Débarquement et séjour à Cività-Vecchia.

A bord du *Labrador*, le 24 avril 1849.

Je vous écris, comme vous le voyez, de notre charmante frégate.... Les voiles, tendues et frémissantes, nous entraînent, sous les efforts d'un vent favorable, loin du port de Marseille, sur la jetée duquel nous pouvons

distinguer encore les milliers de bras levés pour nous saluer. La grande voix de la mer nous parle seule maintenant, et son puissant éclat domine déjà les *vivat* de tous ces frères applaudissant à notre départ pour la malheureuse Italie, qu'ensanglante si cruellement une détestable minorité.

Noble Père de la chrétienté, que ta grande âme, hélas ! doit être remplie d'amertume !... Tu donnais à ces ingrats la gloire et la liberté, ils te rendent l'injure et l'exil !...

Ah ! j'en suis sûr, pas une plainte ne sort de tes lèvres, et tes yeux, tournés vers la ville rebelle, ne se mouillent que des larmes de la douleur ! Tu pries pour tes fils égarés, tu gémis pour tes fils opprimés, et tes mains suppliantes n'implorent que le pardon, ne demandent que la paix !

La paix ! puissions-nous la rendre à ce peuple, qu'un vertige insensé pousse à sa perte ; puissions-nous ramener sur son trône ce Pontife sacré, objet des ovations de ses sujets, et qu'un asile étranger abrite aujourd'hui !...

Je n'ai pu, je l'avoue, retenir ce cri d'an-

goisse et d'indignation que m'arrache la vue de tant de maux, de tant de profondes douleurs ; je ne saurais répondre qu'il n'éclate encore par la suite, ignorant quelles épreuves la Providence nous réserve dans le cours de cette expédition ; seulement, mon intention n'étant pas, vous le savez, de faire de la politique, je me bornerai, ainsi que vous me l'avez demandé, à vous raconter succinctement les faits.

Mais le temps a marché, et, partis de Marseille le 21 avril, à bord de la frégate amirale *le Labrador*, que monte le général en chef Oudinot avec tout son état-major, nous sommes, aujourd'hui 22, mouillés en vue des îles d'Hyères, pour y attendre les divers bâtiments dont la division navale doit se composer. A quatre heures du soir, la réunion étant effectuée, le signal de l'appareillage est donné, les bâtiments prennent leur position sur deux colonnes parallèles, et nous voguons dans la direction du cap Corse, qui forme, au nord, l'extrême pointe des îles de ce nom.

Le 23, nous doublons le cap Corse, et

faisant route au sud, en longeant la côte de l'île, nous passons en vue de Bastia.

A quatre heures, sur le signal que leur en transmet l'amiral, *le Panama* amène à notre bord M. de La Tour d'Auvergne, diplomate, M. Espivent, chef d'escadron d'état-major, et M. Durand de Villers, aide-de-camp du général Régnault. Ces trois Messieurs sont chargés d'une mission collective pour Cività-Vecchia, et l'amiral donne au *Panama*, qui doit les conduire, rendez-vous dans le parage de l'île de Giglia.

Augmentant sa vitesse, *le Panama* arrive, le lendemain 24, devant Cività - Vecchia. Toute la population, rassemblée, couvrait la plage, les quais, encombrait les rues, saluant et criant à qui mieux mieux : *Vivent les Français !...* C'est à travers tout ce monde, ami plutôt qu'ennemi, que nos trois compatriotes s'avancent vers la demeure du gouverneur, qui, vous le pensez bien, devait attendre anxieusement une telle visite.

Voici quelques-uns des principaux passages du discours que prononça M. Espivent :

« La France, en envoyant ses soldats sur

« votre territoire, ne veut point, certes, dé-
« fendre le gouvernement actuel, qu'elle n'a
« point reconnu, mais épargner à l'Italie
« centrale des malheurs nouveaux; elle n'a
« point l'intention de se mêler du règlement
« des affaires de ce pays; elle veut seulement
« concourir au rétablissement d'un régime
« libéral et en assurer la durée; d'un régime
« qui soit à égale distance des abus que le
« généreux Saint-Père avait déjà fait dispa-
« raitre, et de l'étrange anarchie dont le
« triumvirat de Rome est encore la honteuse
« expression. Le nom de la France, ici comme
« ailleurs, veut dire ordre et vraie liberté;
« son drapeau et ses soldats sont là pour
« maintenir l'un et l'autre. »

Ému par ces paroles, le gouverneur répond qu'il ne peut rien prendre sur lui, mais qu'il va convoquer le conseil municipal. Ce qui fut exécuté; et, séance tenante, une proclamation fut rédigée et signée. Chacun y est engagé à bien accueillir les nouveaux hôtes, à repousser toute tentative insensée de résistance, et le désir de voir à terre le plus tôt possible les troupes françaises, y est nettement exprimé.

Leur mission terminée, nos envoyés se retirèrent à bord du *Narval*, vapeur de guerre mouillé à l'entrée du port. En y allant, ils furent suivis d'une population joyeuse, faisant retentir l'air des cris de : *Vive la France ! Fate presto !*

En face d'un si bienveillant et si pacifique accueil, les mille hommes que portait *le Panama* eussent pu débarquer ; mais le général en chef en avait autrement ordonné, et ce bâtiment rejoignit notre division au rendez-vous indiqué, nous apportant ces bonnes nouvelles. Il était alors neuf heures du matin ; ce qui précède avait rempli la journée du 24.

Demain le débarquement commencera, et, aussitôt à terre, je reprendrai ma correspondance, que je ne veux pas quitter sans vous raconter un fait qui s'est passé sous mes yeux à Marseille, au moment de l'embarquement du 68^e de ligne. Ce fait m'a vivement ému, il a réveillé toutes mes croyances religieuses.

Les militaires du 68^e de ligne, cantonnés, quelque temps avant notre expédition, dans les environs de Marseille, avaient si bien su,

par leur conduite, captiver la bienveillance et la sympathie de leurs hôtes, que ces derniers ont voulu les accompagner jusqu'au port. Ah ! qu'il était touchant de voir ces bons paysans fraterniser une dernière fois avec leurs amis de quelques semaines ! venir, au moment de la séparation, échanger avec eux les sentiments du patriotisme le plus sincère ! Des vieillards versèrent des larmes d'attendrissement quand il fallut quitter ces militaires, qu'ils regardaient comme leurs enfants. Mais ce qui, par-dessus tout, m'impressionna, ce fut la vue d'un prêtre parmi cette foule amie, d'un prêtre, que les braves soldats du 68^e suppliaient de les bénir avant le voyage !

Voyez - vous d'ici le sublime et émouvant tableau produit par une telle scène ? D'un côté, citadins, paysans, soldats, les mains affectueusement pressées, sur le point du départ ; de l'autre, la voix des chefs se faisant entendre pour le ralliement, le son des tambours et des clairons résonnant le rappel général ; et tout près, à quelques encâblures du port seulement, la frégate prête à appa-

reiller. Eh bien ! la demande de bénédiction est à peine transmise au prêtre, que tout ce mouvement s'arrête comme par magie, tous courbent la tête, et beaucoup sont à genoux pendant que le ministre des autels prononce, en levant les yeux au ciel, la courte et sainte formule qui appelle la bénédiction du ciel sur tous ces braves. Enfin, pour rehausser un si grand spectacle, la mer est là, roulant et déroulant ses moutonneuses vagues, qui semblent impatientes de pousser au loin cette jolie frégate, à laquelle nos guerriers vont d'autant plus volontiers confier leur vie, qu'ils le font sous le regard de Dieu, sous la bénédiction d'un de ses ministres !...

A Cività-Vecchia, le 27 avril 1849.

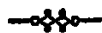
Avant de vous envoyer cette première lettre, je vais rapidement vous décrire ce qui s'est passé depuis le 24 ; je dis rapidement, car demain nous marchons sur Rome, et vous devez penser quelles occupations un semblable ordre fait surgir pour tous.

Mouillée le 25 au matin à trente-cinq milles de la côte, notre division navale s'ébranle au point du jour, et gouverne sur Cività-Vecchia. Bientôt elle prend position en ligne devant la ville, et trois corvettes seulement, *le Ténare*, *le Véloce* et *le Narval*, occupent le port; c'est alors que commence le débarquement. La mer est un peu houleuse; cependant tout se fait avec calme, ordre et rapidité.

Le débarquement des troupes nous ayant pris toute la journée du 25, celui du matériel s'est effectué le lendemain. Rien de mieux ordonné que cette opération : nos hommes, qui déjà ont fait campagne, ont pris position avec une prestesse inconcevable; il leur a suffi de quelques minutes pour dresser les tentes nécessaires à dix mille hommes. Il ne s'est pas écoulé une heure entre le roulement du tambour et la mise en ligne de toute l'armée. Le général en chef a passé la revue et nous a adressé une courte allocution, vivement sentie, qui a été accueillie d'un immense *vivat*.

Une partie de nos soldats est casernée dans Cività - Vecchia, l'autre est campée sous les murs ou dans les environs.

Aussitôt après ce débarquement, le général avait dépêché vers Rome des officiers très-intelligents pour y étudier l'opinion publique; tous lui ont déclaré qu'une forte reconnaissance sur la ville papale était urgente, et suffirait sans doute pour suspendre immédiatement les préparatifs de résistance que l'on allait essayer d'y organiser. C'est cet avis qui, partagé par notre chef, lui a dicté l'ordre du départ. Nous irons donc, demain 28, faire notre première étape. S'il m'était donné de vous écrire ma seconde lettre de Rome, quelle consolation j'en éprouverais ! Si coupables que soient les malheureux qui asservissent la cité romaine, je désirerais épargner leur sang; notre gloire n'en serait pas moins belle, et celui pour la noble cause duquel nous marchons ne nous en comblerait que de plus saints remerciements. Ah ! que nous voile l'avenir !...



LETTRE II

Sortie de Cività-Vecchia.— Incident.— Arrivée devant Rome.
— Premier engagement. — Guet-apens de la porte San-Pancrazio. — Digression qu'il inspire. — Issue fatale du guet-apens. — Mouvement rétrograde de notre armée. — Détails intérieurs sur Rome.

Camp de Paolo, le 4 mai 1849.

Pendant les huit jours qui se sont écoulés depuis notre départ de Cività-Vecchia, une seule journée, celle du 30 avril, avait été marquée par de graves événements. Mais n'anticipons pas.

Sortis le 28 des murs de Cività-Vecchia, nous campons le 29 à Castel-Guido, sans qu'aucun signe d'hostilité se soit manifesté. Désireux,

cependant, de connaître la vérité des dispositions pacifiques des troupes de la république romaine, le général envoie son officier d'ordonnance, accompagné de quelques chasseurs, jusqu'aux avant-postes. Il les rencontre à trois lieues environ de notre camp, et les paroles pacifiques qu'il leur adresse sont accueillies par une fusillade qui démonte un des chasseurs.

Ce fait est isolé, aussi ne nous enlève-t-il pas tout espoir de conciliation; nous continuons donc à marcher, mais sans voir l'ennemi. Arrivés, le lendemain 30, sous les murs de Rome, nous prenons position sur le plateau qui domine cette ville, par la porte Pertuzza, avec l'intention de faire un dernier et solennel appel à la concorde. Mais, hélas! le drapeau rouge flotte sur chacun des forts, d'outrageantes vociférations font retentir l'air, et notre tête de colonne est assaillie par un feu des plus vifs!... Oubliant alors tout autre sentiment que celui de notre honneur insulté, voyant notre vie de tous côtés menacée, nous couronnons, malgré de graves obstacles, les hauteurs à droite et à gauche de la route, et l'infanterie et l'ar-

tillerie répondent vigoureusement au feu de la place.

Pour faire diversion et pour éparpiller les forces des assiégés, la brigade du général Levassant reçoit l'ordre de faire un mouvement agressif sur la gauche, dans la direction de la porte Anglica. Ce mouvement est exécuté, et bien que la route à suivre longe parallèlement, et à moins de deux cents mètres, les remparts, nos soldats s'y engagent avec la plus courageuse intrépidité.

Il est alors près de midi, et depuis le matin quelques tirailleurs romains inquiétant assez fortement le flanc de la colonne du général Levassant, le commandant Picard est envoyé pour les repousser. Ce brave militaire accomplit rapidement sa mission, et chasse l'ennemi devant lui jusqu'à la porte San-Pancrazio, où ce dernier vint chercher un refuge contre les balles de nos soldats.

Là eût dû se borner le rôle actif du commandant Picard; mais ce digne et valeureux officier, sachant que son général avait l'intention de se porter sur un autre point, menace soudainement la porte San-Pancrazio, afin

d'y attirer ceux des assiégés qui se disposaient à la résistance, et qui, ainsi, se trouveraient distraits du point que le général avait principalement en vue. Malheureuse idée ; elle devait, vous allez le voir, nous occasionner bien des pertes !

Après quelques décharges et évolutions contre les Romains qui garnissaient les remparts, ce commandant entend soudain, dans Rome, des fanfares et des chants, entre autres *la Marseillaise*. Croyant la ville prise, il envoie vers les assiégés un de ses officiers avec un prisonnier ennemi pour s'assurer de l'état réel des choses. Les Romains ne les ont pas plus tôt aperçus qu'ils les entourent de témoignages d'amitié et qu'ils viennent embrasser nos tirailleurs les plus avancés. Tout à fait convaincu, le commandant Picard descendit de cheval et se joignit à eux ; il fut fêté comme son officier, et n'entendit résonner à ses oreilles d'autres mots que ceux-ci : *Siamo amici ! siamo fratelli ! La pace ! la pace ! Soyons amis ! soyons frères ! La paix ! la paix !*

Ordonnant alors aux soldats romains de remettre la baïonnette dans le fourreau, il leur dit qu'il va donner quelques ordres à sa troupe,

et qu'ensuite il se rendra avec eux auprès du général en chef qu'on lui assure être dans le voisinage.

Il rejoint en effet les siens, leur répète que la ville est prise, qu'il ne faut faire aucun mouvement, et attendre son retour, puis il entre dans Rome avec la plus aveugle confiance. A peine a-t-il fait quelques pas que ceux qui l'accompagnent se perdent dans la foule, et qu'il se voit entouré d'une masse compacte composée des gens de Garibaldi. Prisonnier au milieu de cette populace furieuse, mille fusils, mille poignards se dirigent sur sa poitrine, et ce n'est qu'à grand'peine que quelques officiers et gardes nationaux parviennent à l'entraîner jusqu'au château Saint-Ange, dont une des chambres lui est donnée pour prison.

Cependant, fidèles aux ordres qu'ils ont reçus, les soldats du détachement attendent l'arme au bras, sous la porte San-Pancrazio, le retour de leur chef, lorsqu'une horde menaçante s'avance vers eux de l'intérieur, et se dispose à les entourer. Ce fut pour nos braves un indice certain qu'ils avaient été trop crédules, et qu'ils

étaient victimes d'un guet-apens. Doublement surexcités par la perte de leur chef et par le dépit de n'avoir pas prévu ce piège, leur fureur ne connaît plus de bornes, et ces hommes, tout à l'heure inoffensifs, sont devenus à l'instant des tigres qui brûlent de se désaltérer dans des flots de sang ennemi.

Depuis une heure jusqu'à sept heures du soir, ils jonchent le sol de cadavres; mais le nombre devait l'emporter, et tout ce qui n'est pas tué est fait prisonnier par les Romains. Fatale journée, fatale erreur, qu'elle nous a coûté cher!

Lorsqu'un fait est accompli, l'on doit, beaucoup le prétendent, en subir les conséquences, mauvaises ou bonnes, sans récriminer, sans discuter. Ce n'est pas tout à fait mon avis, c'est pourquoi je me permets quelques courtes réflexions.

Je pense qu'en règle absolue, à la guerre, tout officier, tout soldat, doit suivre aveuglément, sans réflexion, sans discussion, les ordres qui lui sont donnés. Les outre-passer ou les affaiblir, est toujours dangereux, et pour une fois qu'un résultat avantageux s'ensuivra,

mille autres fois on créera les plus grands embarras à son chef, et, souvent même, le péril en sortira pour tous.

Attirée par le feu terrible que soutiennent nos frères dans l'intérieur de la ville, la brigade Levailant, de laquelle ils s'étaient détachés, vole à leur secours. L'ennemi avait prévu ce cas; partout il se tient sur ses gardes, et nous ne faisons qu'ajouter de nouvelles victimes aux premières.

En effet, à peine engagés dans la rue qui aboutit à la porte San-Pancrazio, nos soldats sont en butte à l'action meurtrière de trois pièces de canon plantées sur une barricade solide croisant la rue. Là, le combat devient horrible. Avec un courage inouï et aux cris de *Vive la France!* ses valeureux enfants s'élancent contre la barricade et tentent de la renverser. Impossible!

Les canons sont bien servis, et les maisons et les murailles voisines sont garnies de troupes qui, à l'abri de tout danger, font pleuvoir une grêle de balles. Un colonel tombe à la tête de son régiment; vingt officiers s'élancent aux premiers rangs, ils tombent aussi;

morts et blessés jonchent la rue, et c'est quelque chose de sublime que de voir quelle est, en un tel moment, l'héroïque valeur des nôtres. Avec la plus incroyable ardeur ils se ruent sur la barricade ; ils s'efforcent d'ouvrir, dans un mur où elle est appuyée, une brèche pour l'attaquer par derrière... Efforts inutiles, les Romains pourvoient à tout.

Désespérant alors d'enlever la ville par un coup de main, le général fait sonner la retraite ; mais, pour évacuer la rue fatale, que de souffrances restent encore à endurer ! Il faut passer par une longue avenue étroite, flanquée de murailles. Nous n'y sommes pas plutôt engagés par colonnes, qu'une batterie de quatre canons masqués, établie dans une maison touchant la porte, ouvre son feu et vomit sur nos rangs une pluie continuelle de mitraille!...

La perte, en cet endroit, était navrante. Les pièces étaient habilement servies. Puis songez que, les Romains combattant à couvert, rien ne pouvait troubler la sûreté de leur coup d'œil. J'avoue qu'ils se sont battus d'une manière qui m'a surpris.

Sitôt hors des murs et de la portée du canon, notre retraite ne fut point inquiétée, et nous pûmes prendre tranquillement position, désappointés, il est vrai, mais non découragés, et brûlant de venger nos frères. Nous avons passé la nuit au lieu même où a commencé le combat.

Le lendemain et le surlendemain le campement régulier s'est organisé, moitié à Polidoro, et moitié à Paolo, où est établi le quartier général.

Paolo est un hameau de quinze à vingt maisons, communiquant par la mer à Cività-Vecchia. Nos hôpitaux y sont établis, nous pourrons donc soigner en sécurité les blessés. Le temps est beau; les troupes, parfaitement à l'aise sous des tentes, sont approvisionnées pour plusieurs semaines; il nous sera facile d'attendre là l'arrivée du reste de l'expédition. Nous n'aurons pas, je crois, d'insultes à redouter, car depuis le 2 mai jusqu'aujourd'hui 4, que je vous écris, aucun visage ennemi n'a été signalé.

Dans deux à trois jours le général aura réuni à Paolo vingt-cinq mille hommes au

moins ; avec ces forces , appuyées d'une bonne artillerie de siège , l'issue d'une attaque décisive ne peut être douteuse. Rome ne saurait succomber par surprise ou enlèvement. Toutes les portes en sont barricadées , et les murailles bien défendues peuvent résister à une attaque ordinaire ; mais le cas deviendra différent quand l'artillerie de siège jouera et qu'une brèche praticable aura été ouverte. Une fois maîtres sur ce point , on le sera de la cité.

Un enthousiasme insensé , à ce que nous ont appris quelques citoyens échappés de Rome , règne dans cette ville. Le triumvirat , excité par l'idée de repousser une armée française , croit ses hordes , mi-parties étrangères , invincibles. Derrière des barricades , ou sur des murs , ces hommes sont aussi bons que des troupes disciplinées ; mais nos intrépides phalanges en auront bientôt fini avec eux , après les avoir chassés de leurs remparts , et surtout quand l'assaut pourra être livré. C'est alors , malgré tout le regret que nous cause le sang versé , que nous leur ferons payer le lâche guet-apens qu'ils ont tendu à nos malheureux frères , qui sont toujours en

leur pouvoir, et que nous leur demanderons compte des cinq cents morts que cette infâme populace (car ce ne sont pas les citoyens de la garde nationale qui se battaient) a massacrés presque à bout portant. Patience donc !

Nous tenons de renseignements sûrs que la république romaine ne peut mettre que dix mille hommes en ligne, y compris la légion de Garibaldi et les étudiants. La milice citoyenne a déclaré qu'elle ne donnerait qu'au cas où les Français menaceraient la propriété ou la famille ; vous savez si c'est là notre mission ! Il y a bien encore des carabiniers, troupe d'élite des États romains ; mais ils sont tout dévoués au Saint-Père, et ils veulent rester neutres.

Contre qui donc aurons-nous à combattre ? contre qui donc avons-nous déjà tiré l'épée ? Je le répète, contre des hordes étrangères venues du Piémont, de la Hongrie, de la Pologne, de l'Autriche, et, chose horrible à avouer, de la France !... Voilà pourtant où peuvent conduire ces funestes doctrines qu'une faction infâme s'efforce de préconiser chez nous, jusqu'au sein même de l'assemblée.

Ah! que tout le sang qui sera versé dans cette expédition retombe sur ces malheureux; car c'est à leurs furibondes déclamations, c'est à leurs incessantes instigations qu'est due la majeure partie des événements qui ont bouleversé Rome depuis quelques mois. Ceux que je plains le plus, ce sont les milliers de paisibles et honnêtes citoyens romains que ces vautours affamés de meurtre et de pillage menacent continuellement de leurs serres. Pourrons-nous bientôt les délivrer?... Nous appelons ce jour de tous nos vœux.



LETTRE III

Propositions pacifiques des Romains. — Notre armée reprend son ancienne position. — Mise en liberté des prisonniers français du 30 mai. — Occupation des villas Panfili, Valentini, de l'église San-Pancrazio et de Ponte-Molle.

Villa Panfili, 4 juillet 1849.

Un mois s'est écoulé depuis mon dernier courrier ; mais je vais essayer de vous en dédommager en grossissant celui-ci le plus qu'il me sera possible.

C'est à Paolo que vous m'avez laissé, c'est à la villa Panfili que vous me retrouvez, et voici comment j'y suis arrivé :

Du 4 au 10 mai, nous n'avons eu rien

d'important, et ce temps s'est passé en commentaires sur l'issue des événements qui nous clouent à la terre italienne.

Des renforts venus à plusieurs reprises ayant porté le chiffre de nos forces à vingt-cinq mille hommes, nous pouvions sans crainte affronter l'ennemi; et c'est à quoi nous travaillions quand, le 11 mai, des propositions d'accommodement furent faites, par des envoyés romains, au général en chef.

Se sentant pressés, tracassés par un corps de quinze mille Napolitains et par un autre corps de quinze mille Autrichiens qui marchaient sur eux, les triumvirs nous firent des avances et des protestations d'amitié. Ils voulaient bien obéir au Pape, disaient-ils, mais sans prêtres ni cardinaux pour ministres. Il nous préféraient à toute autre nation, et se mettaient, à ce prix, sous notre protection.

Comme preuve, sans doute, de leur sincérité, comme preuve, surtout, des regrets que leur faisait éprouver leur conduite du 30 mai, ils nous renvoyèrent, comblés de prévenances et de caresses, tous les prison-

niers qu'ils nous avaient faits dans ce jour néfaste.

En présence d'un changement si rapide et tellement inespéré, faisant un mouvement en avant, nous venons camper à la villa Panfili, en vue des murs de Rome, et M. Ferdinand de Lesseps, ministre plénipotentiaire de notre gouvernement, se mit immédiatement en rapport avec le triumvirat.

Je serais, par exemple, fort embarrassé de vous initier à la marche suivie pour cette négociation, car nous autres soldats en ignorons les plus simples détails. Il serait bon pourtant, je crois, que ceux qui sont là disposés à donner leur vie sur un signe, fussent quelque peu au courant d'affaires qui les touchent de si près. On aime assez, d'ailleurs, à connaître la manière de penser de ses ennemis. Ce sera singulier, n'est-ce pas? que ces renseignements me viennent de vous; c'est cependant ce que j'attends de votre complaisance; les journaux doivent en parler, tâchez de m'en expédier prochainement.

Par suite des protocoles de notre diplomate, trêve est conclue pour plusieurs jours,

et nos travaux militaires sont , à partir du 17 mai , ralentis mais non suspendus , le général n'ayant qu'une demi-confiance dans ces échanges de notes politiques. Bien lui en prend ; car , le 31 mai , M. de Lesseps vient proposer à sa signature une convention qu'il a conclue avec les autorités romaines , et qui ne s'oppose à rien moins , nous assure-t-on , qu'à notre entrée dans Rome. Le général , refusant de ratifier un semblable traité , fait prévenir le triumvirat que l'armistice verbal consenti par M. de Lesseps cessait d'avoir son effet à partir du lendemain , 1^{er} juin , et avis direct en est donné à tous les avant-postes ennemis. Seulement , pour obtempérer aux vives prières que lui adresse notre chancelier d'ambassade , M. de Gérando , il consent à différer jusqu'au 4 juin l'attaque directe de la place.

Voilà donc à quoi aboutissent les nouvelles démonstrations amicales des Romains et les conférences journalières de leurs gouvernants avec notre ambassadeur ! Quelle ironie , et qu'il est bien plus facile de couper un nœud que d'essayer à le dénouer ! Mais l'in-

vestissement plus rigoureux de la ville devenant immédiatement nécessaire pour entreprendre les opérations de la tranchée, le général Levaillant, commandant le génie de l'armée, reçoit l'ordre de commencer activement tous les travaux que nécessite un siège régulier.

C'est alors que l'on aperçoit que l'exécution de ces travaux sera presque nulle lorsque l'ennemi pourra dominer par la possession de la villa Panfili, de l'église de San-Pancrazio et des villas Corsini et Valentini. La prise de ces diverses forteresses est aussitôt résolue, et le 3 juin, dès trois heures du matin, deux colonnes commandées, l'une par le général Mollière, l'autre par le général Levaillant, marchent contre la villa Panfili.

Bien que cette villa soit entourée d'un mur de quatre mètres de hauteur et de cinquante centimètres d'épaisseur ; bien que l'ennemi y eût élevé de nombreuses barricades et réuni des forces considérables, elle a été enlevée très-rapidement. Deux heures à peine s'étaient écoulées que nous étions déjà maîtres de deux cents prisonniers, dont dix officiers, de trois

drapcaux et d'un caisson de deux cent mille cartouches.

Vous le voyez, nous commençons grandement à prendre notre revanche!

La villa Panfili emportée, nous dirigeâmes notre attaque sur l'église San-Pancrazio attenante au parc de cette villa. Une heure suffisait pour la réduire. Son occupation nous conduisait alors nécessairement à celle du petit château Corsini, édifice rectangulaire et construit en pierres de taille avec une remarquable solidité. Là, une plus rude tâche nous attendait; car l'ennemi, furieux de s'être vu délogé si promptement de deux positions qu'il regardait comme inexpugnable, s'y était retranché formidablement; et il ne fallut rien moins que la mâle énergie de nos soldats et l'habileté de notre artillerie pour le forcer à nous céder la place, non sans y avoir laissé beaucoup des siens.

Il était dix heures au moment où nous obtenions cet heureux résultat, et depuis trois heures du matin qu'avait commencé le combat, c'était là notre troisième victoire. Restait encore à surprendre la villa Valentini, ainsi

qu'une grande ferme qui s'y trouve jointe, et que les Romains avaient fortifiée. Plusieurs décharges d'artillerie et l'intrépidité des hommes qui livrèrent l'assaut, les eurent bientôt amenées à quartier, et nous y logeâmes nos troupes ainsi que dans les trois autres.

Cependant les chefs ennemis, comprenant toute l'importance des quatre forteresses que nous venions de leur enlever si prestement, ne pouvaient se résoudre à nous en laisser paisibles possesseurs. De midi jusqu'à six heures du soir, leurs colonnes d'attaque, soutenues par le feu des remparts, firent des efforts inouïs pour recouvrer ces bâtiments; ce fut en vain.

A plusieurs reprises leurs obus y mirent le feu et nous en chassèrent momentanément, mais nous y rentrâmes presque aussitôt. Le courage de nos soldats était, dans cette grave situation, d'autant plus admirable que, fidèle à sa promesse de ne pas attaquer la place avant le 4, le général avait interdit formellement de répondre une seule fois, par le canon, aux coups des remparts.

Il fut un instant, néanmoins, je dois le dire, où les troupes romaines, conduites, nous a-t-on assuré, par Garibaldi, essayèrent de nous tourner par la gauche, et y réussirent presque, en faisant une sortie par le plateau du Vatican qui conduit à la villa Panfilii. Cet incident n'eut pas de suites fâcheuses, car l'élan de nos bataillons réprima vigoureusement cette hardie tentative, dont les auteurs n'ont pas eu, certes, à s'applaudir.

Quelques escarmouches ont eu lieu également, et comme moyen de diversion, sur la rive gauche du Tibre inférieur. Ainsi, par exemple, la brigade Sauvan avait reçu l'ordre de s'emparer de Ponte-Molle, dont une arche était détruite, et que chacun croyait miné.

Cette supposition amena le général à faire passer à la nage, sur la rive gauche, quelques hommes de bonne volonté, dont les fusils et une partie des vêtements furent placés sur un radeau construit exprès; mais on n'en obtint pas le succès qu'on désirait, et force fut de chercher un autre expédient.

On n'en vit pas de plus raisonnable que

d'enlever la portion du pont qui tenait la rive droite. Placés alors sur ce point, une trentaine de tirailleurs et de chasseurs à pied parvinrent, après d'assez longs efforts, à faire taire les deux bouches à feu que l'ennemi avait mises pour enfler le pont, et bientôt un millier de Romains, qui se trouvaient sur la rive gauche, se retirant dans les maisons, laissèrent le champ libre à nos travailleurs.

Au moyen de fascines et de poutrelles, le passage fut provisoirement rétabli, trois compagnies campèrent sur la rive gauche, et s'y mirent aussitôt en état de repousser toute attaque de l'ennemi.

Durant la nuit, nous avons eu une alerte, les assiégés ont tenté une seconde sortie ; mais la ferme contenance de nos troupes les a mis dans la nécessité de se retirer sans résultat.

Telle a été pour nous cette mémorable journée du 3 juin, dans laquelle nous avons fait chèrement payer aux républicains de la cité papale le quasi-triomphe que leur avait procuré le guet-apens du 30 mai.

Nos malheureux compagnons sont vengés, et l'histoire militaire de notre chère France peut encore être grossie d'une glorieuse page.

Nous n'avons eu que peu de morts à regretter, et environ cent soixante blessés à soigner, dont sept officiers.

Chez nos adversaires le chiffre est tout différent, et c'est à deux mille hommes au moins qu'il faut évaluer la perte tant de tués que de blessés. Ainsi, un étranger parvenu à se sauver de Rome nous disait ce matin même que l'enthousiasme qui animait le peuple lors de notre débarquement est fort diminué. Il n'y a pas jusqu'aux légions de Garibaldi dont le découragement ne soit visible.

Les députés et les personnages influents de la ville calculent si, d'après les nouvelles de France, on devra concevoir des espérances ou renoncer à toute chance heureuse. Le prix des vivres augmente considérablement; néanmoins le triumvirat et une partie de l'assemblée prêchent la résistance.

D'après un ordre d'hier, des triumvirs, tout citoyen détenteur d'une carabine à balle

forcée devra, sous peine d'emprisonnement, l'apporter au quartier général ou se faire inscrire comme volontaire dans une des légions existantes.

Ils ont institué aussi dans chaque quartier, pendant le temps que dureront les besoins extraordinaires de la défense, des compagnies dites *légions des sept collines*. Ces compagnies s'organisent difficilement, quoiqu'on offre aux volontaires les plus beaux avantages... en apparence, entendons-nous !

Enfin, tout ceci nous le prouve, il faut que nous ne comptions pas entrer dans Rome sans une nouvelle et sanglante bataille. Pour mon compte, je désire qu'il en soit ainsi le plus tôt possible, car il n'est rien de plus fastidieux que la vie de camp pendant les opérations préliminaires d'un siège, et d'un siège aussi difficile que celui que nous commençons. Parbleu, si le général le voulait, dans quatre jours au plus notre drapeau flotterait au Capitole ; seulement il faudrait cribler de nos bombes, de nos obus et de nos boulets, tous ces sacrés monuments qu'ont légués les siècles à la grande ville et dans lesquels tant

de générations ont rassemblé de si sublimes chefs-d'œuvre. Voilà tout simplement ce qui fait que probablement je vais m'ennuyer longtemps encore devant les murs de la sainte cité.



LETTRE IV

Compte - rendu journalier des travaux du siège. —
Lettre du général Oudinot aux chefs ennemis.

Villa Santucci , 26 juin.

Vingt-deux jours de travaux de siège dont j'ai à vous rendre compte!... Je vous avoue que mon embarras n'est pas petit. Si vous étiez gens du métier, deux mots sur chaque opération, et vous seriez au courant; mais il n'en est pas ainsi.

Que si je me lance dans le récit du complet ensemble des opérations, vous allez bâiller avant d'en être au troisième feuillet; puis une

foule de mots techniques, à vous étrangers, vont encore impatienter votre esprit.

Prenons donc un terme moyen, et tâchons, en glissant sur les choses incidentes, d'abrégier de beaucoup; j'aurai plus de chance de vous intéresser.

Dans les journées des 5 et 6 juin, les Romains voulurent encore nous disputer les positions importantes que nous leur avons enlevées la veille, ce qui donna lieu à quelques légers engagements dans lesquels l'avantage resta de notre côté.

Cependant, ouverts depuis le 4 au soir, les travaux de la tranchée sont, au moyen de quinze cents bras, activement poussés. Ils s'annonçaient d'abord comme difficiles, le terrain étant coupé, couvert de vignes et de haies; mais est-il rien qui puisse s'opposer à l'ardeur des troupes françaises? Elles ont déjà fait sentir au peuple révolté contre son prince temporel et spirituel le poids de leur épée; les obstacles du sol ne les arrêteront pas. Aussi tout est bientôt surmonté, et la tranchée et la parallèle sont achevées dans une nuit.

La journée du 6 se passe à régulariser ces travaux. L'ennemi nous gêne par le feu presque continu de ses canons. Nos batteries lui répondent, et la justesse de notre tir lui occasionne des pertes considérables ; chez nous elles sont peu élevées, puisqu'elles ne montent, pour ces trois derniers jours (4, 5 et 6 juin), qu'à cinquante blessés et six morts.

Mais du 6 juin arrivons au 11, car, dans cet intervalle, rien d'important ne s'offre à vous être raconté, pas la plus légère escarmouche ; nous sommes seulement si près de la place, qu'une distance de cent vingt mètres sépare à peine de l'enceinte nos derniers travaux, qui se sont effectués sans perte aucune.

Irrités de nous voir si proches, les assiégés sortent, le 11 au matin, de leurs remparts, et viennent s'embusquer derrière des maisons à demi ruinées ; de là, ils cherchent à débusquer des soldats qui garnissent une avancée, sur laquelle est établie une batterie qui leur cause, depuis quelques jours, de graves pertes.

La lutte s'engage, vive et énergique. Une heure durant elle est admirablement soutenue par une compagnie de grenadiers et de voltigeurs, qu'anime encore la présence du colonel de génie Niel, visitant ce point au moment où l'ennemi y paraissait.

Rebutés et craignant de se voir couper la retraite, les assiégés finissent par abandonner les décombres qui les cachent à nos coups, et ils se précipitent, pêle-mêle, vers la ville.

A notre tour, alors, de devenir les agresseurs. La fusillade la mieux nourrie que j'aie entendue part des rangs de nos braves grenadiers et voltigeurs, et s'oppose à ce qu'un grand nombre de Romains regagnent les remparts.

Cette petite affaire n'a pas d'autre suite, et elle ne laisse à regretter que la mort de six hommes, plus une vingtaine de blessés.

Le lendemain 12, tout est prêt pour faire brèche et donner l'assaut. Le succès n'en peut être douteux; mais notre excellent chef, mù par les sentiments de la plus généreuse humanité, veut encore essayer un moyen de

pacification, et il adresse aux triumvirs et aux principales autorités de la république romaine des dépêches toutes empreintes du vif désir, du réel bonheur qu'il éprouverait à voir s'ouvrir amicalement pour ses soldats les portes de la ville éternelle.

Je transcris ici, comme une preuve irrécusable des efforts tentés pour occuper Rome à l'amiable, la missive qui concernait particulièrement le président de l'assemblée nationale.

« Monsieur le Président,

« Les événements de la guerre ont, vous
« le savez, amené l'armée française aux portes
« de Rome.

« Dans le cas où l'entrée de la ville conti-
« nuerait à nous être fermée, je serais con-
« traint, pour y pénétrer, d'employer immé-
« diatement tous les moyens d'action que la
« France a mis à ma disposition.

« Avant de recourir à cette terrible néces-
« sité, je regarde comme un devoir de faire

« un dernier appel à des populations qui
« ne peuvent avoir pour la France des sen-
« timents ennemis.

« L'assemblée nationale voudra sans doute,
« comme moi, éviter à la capitale du monde
« chrétien de sanglantes calamités.

« Dans cette conviction, je vous prie, Mon-
« sieur le Président, de vouloir bien donner
« à la proclamation ci-incluse la plus prompte
« publicité.

« Si, douze heures après la réception de
« cette lettre, une réponse conforme aux
« intentions et à l'honneur de la France ne
« m'est point parvenue, je me regarderai
« comme contraint d'attaquer la place de vive
« force.

« Recevez, etc.

« OUDINOT DE REGGIO. »

Il n'est pas possible, je le crois, d'être plus ferme et plus conciliant.

Cette lettre eût dû persuader, surtout après

nos premiers succès, les Romains que nous venions en médiateurs, et non pour réprimer ou pour conquérir.

Nous sommes à une portée de fusil de leurs remparts ; qu'un signal soit fait, et nous escaladons leurs murs, malgré leurs efforts. Ils en sont convaincus, leurs officiers eux-mêmes l'avouent ; eh bien ! malgré cette évidence de défaite, ils s'obstinent à fermer l'oreille à nos offres réitérées d'arrangement!...

Pauvre peuple, combien est fatal ton aveuglement ! Tes baïonnettes devraient plutôt se tourner contre ceux qui te poussent à cette résistance insensée, que contre nous, qui, malgré toi, serons pourtant tes sauveurs, en dépit même de tes farouches oppresseurs.

Oui, et cela est douloureux à dire, les Romains laissent sans réponse la lettre du général Oudinot ; mais je me trompe, ils y répondent par le feu immédiat et continu de toutes leurs batteries.

Nous ripostons, après ordre toutefois, car il nous avait été prescrit de rester inactifs pendant le délai de douze heures donné au

gouvernement ennemi comme dernier terme de capitulation.

Pointant continuellement sur les murs et les parapets, nous les dégarnissons promptement de leurs défenseurs ; aussi les batteries de la place , à l'exception d'une seule, ont-elles bientôt cessé de tirer.

Les boulets et les bombes continuent de pleuvoir sur Rome pendant les journées des 14, 15 et 16 juin ; sous leur protection , les travaux de toute sorte se poussent vigoureusement ; jour et nuit le génie fonctionne , et l'ennemi n'a pas plutôt élevé quelque ouvrage défensif , qu'aussitôt il devient le point de mire de nos habiles canonniers. Un seul fait est venu , dans la matinée du 15 , rompre la monotonie de ces combats de siège.

Vous vous rappelez l'incident décrit, dans ma dernière lettre , au sujet de l'occupation par nous de Ponte-Molle, que l'ennemi avait coupé , que nous avons rétabli , et près duquel étaient placées trois compagnies , sur la rive gauche du Tibre ?

Ayant la pensée de nous disputer la possession de ce pont , et de refouler sur la rive

droite du Tibre les troupes préposées à sa garde , l'ennemi établit sur la hauteur de Monte-Pariolo une batterie , puis se dirige sur Ponte-Molle.

Nous avons pu prévoir assez à temps ce mouvement ; aussi le général Gueswiller , avec la brigade Sauvan , se porte-t-il , au pas de course , à la rencontre de l'ennemi. Chargé à la baïonnette , on le repousse bientôt jusqu'à ses pièces , qu'il regagne en laissant en notre pouvoir six officiers , dont un aide-de-camp du général en chef Roselli , plus quarante sous-officiers et soldats ; une centaine de ses morts encombrant en outre le champ de bataille.

Le lendemain soir (16 juin) , le général Gueswiller , résolu à déloger entièrement ces aventuriers , couronna toutes les hauteurs de Monte - Pariolo ; mais , bast ! plus rien , la peur avait fait envoler tous ces soldats de hasard , et quelques éclopés seulement y furent pris.

Durant cet engagement et les canonnades des 14 et 16 , nous n'avons eu que deux morts et dix-huit blessés.

Notre artillerie et le génie continuent vigoureusement leurs travaux , et enserrent de plus en plus dans un réseau de feu les remparts de Rome.

C'est à ce rude métier que s'écoulent les 17, 18, 19 et 20 juin, qui nous emportent huit morts et trente-deux blessés.

Toujours maltraité dans ses sorties, l'ennemi paraît être cloué aux murailles, et la plaine est aussi tranquille qu'aux beaux temps de la paix.

A voir la régularité, le sans-façon de nos opérations, l'on dirait vraiment que nous jouons à la petite guerre; il faut, pour chasser cette idée, que les bombes, les obus, les balles et les boulets ennemis viennent parfois faire une trouée à nos rangs ou une brèche à nos avancées; et ces enragés de Garibaldistes ont grand soin de ne pas nous laisser trop longtemps sous le charme de l'illusion.

Mais la journée du 21 commence, et avec elle s'ouvre, de tous nos ouvrages complètement achevés, un feu si terrible et si bien dirigé, qu'à trois heures après midi le général Levailant et le général Thiry, comman-

dant le génie et l'artillerie du corps expéditionnaire, font connaître au général en chef que trois brèches seront praticables le soir même.

A l'instant, les instructions nécessaires à l'assaut sont expédiées dans toutes les brigades, et le moment est fixé pour neuf heures et demie.

A l'heure dite, deux compagnies de voltigeurs et une de grenadiers formaient trois colonnes d'attaque, chacune sous les ordres d'un chef de bataillon. En outre, une réserve composée de deux cents hommes d'élite, également commandés par un chef de bataillon, était réunie en arrière des batteries de brèche. Trente sapeurs du génie, par colonne, aidaient à la marche.

Également en arrière des batteries, mais dans les boyaux de communication, trois cents travailleurs, tous soldats éprouvés, sont rassemblés et appuyés, ainsi que les colonnes d'attaque, par deux bataillons de la garde de tranchée.

Plus loin, massée sur le Monte-Verde, la division Rostolan attend, l'arme au bras et

frémissante d'impatience, qu'ordre lui vienne de se porter en avant.

Les régiments garnissant les villas Panfili et Corsini sont également sur le qui-vive ; un seul signe du chef, et ils peuvent voler soutenir leurs frères.

Toutes ces dispositions prises, les batteries font à dix heures une dernière décharge à mitraille, et le colonel Niel, chef d'état-major du génie, lance les trois colonnes d'assaut. Elles franchissent avec la plus fougueuse intrépidité les talus des brèches, et sont reçues par un feu général auquel elles ne répondent pas ; mais, débarrassant le terrain en avant par une vigoureuse charge à la baïonnette, leur élan devient tel, que bientôt elles se trouvent sur la ligne de retraite de l'ennemi. Ce dernier, frappé de terreur, ne peut fuir assez vite ; une centaine des siens sont faits prisonniers, et nos soldats s'emparent encore de plusieurs caissons de poudre et de nombreux chevaux.

A ce moment, les trois cents travailleurs sortant soudain des boyaux de communication, montent à leur tour, munis chacun d'un ga-

bion , d'une pelle et d'une pioche , et ils ferment par un épaulement la gorge des bastions.

Vainement les Romains veulent-ils reprendre le terrain perdu ; vainement veulent-ils rentrer dans ces ouvrages préparés de longue main , et sur lesquels ils fondaient tant d'espérances , les colonnes d'assaut , renforcées par la réserve , ne reculent pas d'un pouce. Embusqués à leur tour , nos hommes font éprouver aux assiégés des pertes considérables sans en éprouver de sensibles , puisqu'à six heures du matin l'ambulance n'avait encore reçu que six morts et huit blessés.

De deux heures à trois heures l'ennemi reste presque inactif ; nous en profitons pour nous mettre tout à fait à couvert , et lorsque , sur les quatre heures , il rouvre le feu , nous pouvons braver ses boulets.

C'est au jour surtout que la canonnade éclate. Jusqu'à près de neuf heures nous essayons le feu de trois batteries placées sur le Montorio , et sur la partie septentrionale du Monte-Gianicolo. Nos nouvelles pièces ne sont pas finies de monter , notre artillerie

ne peut donc combattre celle de l'ennemi ; aussi eussions-nous ressenti les plus cruelles atteintes , sans les efforts que nous avons faits pour nous couvrir par quelques ouvrages.

Cette journée (22 juin) est employée à consolider nos positions et à organiser nos tirs. Nous ne souffrons que fort peu de la pluie de mitraille dont on nous arrose ; car c'est à peine si l'on signale le soir une dizaine de morts et quarante blessés.

Pendant les 23 , 24 , 25 et 26 juin, toujours renfermée dans la place, l'armée romaine nous abandonne définitivement les travaux si redoutables que nous a livrés l'assaut ; ses soldats s'occupent à consolider les ouvrages intérieurs, c'est là leur dernière cuirasse ; mais quand notre établissement dans l'enceinte de Rome sera complété par la supériorité de notre artillerie, adieu tous ces ouvrages, les assiégés n'auront plus d'autre ressource que de se couvrir au moyen des maisons... Vous comprenez qu'alors tout sera fini, et qu'il faudra bien demander grâce.

Ce premier assaut m'a rempli d'une profonde admiration pour notre jeune armée.

C'est plus que du courage qu'elle a déployé ; et son intelligence et son stoïcisme la couvrent des palmes les mieux méritées.

Non-seulement nos soldats ont su faire revivre d'une manière glorieuse, devant les Italiens, ce que ceux-ci appelaient en d'autres temps la *furia francese*, mais encore ils ont donné l'exemple d'une héroïque vertu, et qui leur semblait familière. Je veux parler de cette constance, de cette admirable discipline avec laquelle ils se sont soumis aux précautions extraordinaires employés par leurs chefs pour ménager les beaux monuments de la ville des merveilles. Ils voyaient violer à leurs risques et périls les règles de l'art de la guerre pour sauver les chefs-d'œuvre dus à tous les arts de la paix, et ils aimaient mieux exposer davantage leur vie que de voir compromettre le renom de nation civilisée, si justement acquis à notre France. Non, il n'y a qu'à nos troupes, j'en suis convaincu, qu'il soit possible de demander ce dévouement si périlleux, entièrement puisé dans la délicatesse de l'esprit.

Qui ne verrait de grands enseignements

dans cette conduite ? Ah ! si beaucoup de choses ont péri chez nous, emportées par l'ouragan de successives révolutions, ce n'est pas du moins l'esprit chevaleresque et militaire ! Voyez, il se manifeste partout, au dedans et au dehors ! et il n'a pas seulement le pouvoir de faire livrer d'admirables combats, il résiste aussi à l'action incessante des partis, qui tendent journellement à le détruire en attaquant la discipline ; il y résiste, et ce n'est pas là sa moindre gloire ; c'est aussi le garant, pour notre patrie, d'une grande force extérieure et intérieure.



LETTRE V

A Rome.—L'enthousiasme guerrier étouffe l'amour de l'art. Suite du compte-rendu des travaux de siège. — Assaut du 30 juin. — Le triumvirat se démet de ses pouvoirs. — La municipalité capitule. — Fuite de Garibaldi. — Entrée de nos troupes à Rome. — Comment elles y sont accueillies. — État des esprits à notre arrivée. — Réfutation des calomnies répandues au sujet de la mutilation des monuments. — Les clefs de Rome sont remises à Pie IX. — Réception qu'il fait à l'envoyé. — L'ordre revient avec l'administration. — Garibaldi traqué par nos troupes. — Pacification générale, et cérémonie du rétablissement de l'autorité pontificale.

Rome, 16 juillet 1849.

Depuis le 3 juillet, je suis à Rome!...
Comprenez, vous qui savez mon enthousiasme,
mon amour ardent pour la ville sacrée, com-

prenez les impressions qui ont dû m'assiéger, les premiers huit jours surtout !

Mais revenons au siège dont je vous fais l'histoire. Ma dernière lettre était écrite de la villa Santucci, 26 juin, sous les murs de la place ; c'est là, conséquemment, que je reprends mon récit.

Il restait alors à l'ennemi quelques bastions, qu'il semblait fermement décidé à défendre pied à pied. C'est ce qu'il fit.

Dans la journée du 28, un vigoureux combat d'artillerie eut pour résultat d'ouvrir une brèche dans le flanc d'un bastion, véritable forteresse qui communiquait, par des tranchées et des canonnières, à San-Pietro-di-Montorio. Rapprochés encore, par là, du cœur de la ville, nos artilleurs imprimèrent à leur feu une supériorité double de celle des Romains. Aussi le lendemain la brèche était-elle praticable, malgré la solidité proverbiale des remparts, entièrement construits en ciment romain. Cette brèche nous permit, ce qui faisait ainsi la clef de voûte de nos opérations, d'asseoir nos batteries sur le mont Gianicolo, et de dominer la porte San-Pan-

crazio , celle-là même où nos dignes frères avaient été , un mois auparavant , si lâchement assassinés.

La nuit étant venue , nous la passâmes dans les préparatifs nécessaires pour l'assaut du lendemain , 30 juin. Il eut lieu au point du jour par le mont Gianicolo , et la porte San-Pancrazio.

Quatre colonnes de trois compagnies d'élite sont formées ; chacune a sa réserve , son chef particulier , et son chemin tout tracé. Le lieutenant-colonel Espinasse , du 21^e léger , est nommé commandant supérieur.

A deux heures et demie du matin , toutes dispositions étant arrêtées , trois coups de canon se firent entendre. C'était le signal. Les colonnes s'ébranlent et se précipitent sur la brèche. Les Romains les accueillent avec un cri terrible et s'avancent résolument pour défendre le passage. Un moment l'on n'entend que leurs cris : *Ammo! su! su! coraggio!...* Pas une voix française ne parvient jusqu'aux colonnes..... Les secondes semblaient des heures!... Mais enfin éclate tout à coup , vibrante et ferme , la voix du chef : *France!*

France! grenadiers, à la baïonnette!... Et les soldats de répondre : *En avant! en avant!...*

Quel tableau! et qu'irrésistible est vraiment l'élan d'une troupe française!... Non, j'en suis sûr, pas un des hommes qui étaient là, sur la brèche, n'avait au cœur de pensée que celle de l'honneur du drapeau, de la gloire de la patrie.... Parents, amis, intérêts, tout était étouffé sous le sentiment belliqueux, et plus grandissait le danger, plus aussi grandissait l'ardeur des assiégeants.

Après une décharge générale, nos soldats fondent à la baïonnette sur l'ennemi. Les cris s'éloignent petit à petit, et seuls les gémissements des blessés et le râle des mourants se font entendre.

Le jour s'élève alors, et la réserve monte à son tour. Mais l'ennemi garnit de tirailleurs toutes les maisons voisines des positions élevées et marche en force pour les reprendre.

Retranchés surtout derrière un second rempart appelé Aurélien, ses artilleurs tirent à mitraille dans toutes les directions. Oh! c'était un enfer... Nos troupes étaient sur la

brèche en plein feu, et n'osaient tirer, de crainte de blesser leurs camarades qui se battaient. En avant! à la baïonnette! Alors, les grenadiers s'élancent, furieux, contre les Romains, qu'ils ont bientôt culbutés et qu'ils précipitent par-dessus l'escarpe. Puis le génie organise rapidement les travaux, et bientôt tous les bastions conquis sont mis à l'abri d'une surprise et occupés par nous.

Maîtres de la porte San-Pancrazio, nous le sommes, pour ainsi dire, de Rome. Deux points résistent encore : San-Pietro-di-Montorio, et une maison fortement soutenue de retranchements, dite la Maison Carrée.

Se jetant, toujours à la baïonnette, sur les défenseurs de San-Pietro-di-Montorio, nos phalanges les cernent de partout, et aucune leur échappe : tous, à l'exception de cinquante prisonniers, demeurent tués ou blessés sur le champ de bataille.

Il ne reste donc plus à emporter que la Maison Carrée. Nos troupes, pour le faire, n'ont pas besoin d'être stimulées ; car, depuis le matin, les douze cents hommes environ qui l'occupent nous ont causé de

cruelles pertes que chacun désire venger. On y court avec ardeur ; mais , à notre approche , une décharge épouvantable sort de toutes les fenêtres , tellement nourrie , tellement bien dirigée , que quatre-vingts des nôtres sont mis hors de combat.

L'exaspération parmi nous n'a plus de bornes , et malgré la pluie de balles qui plonge sur nos rangs , c'est au pas gymnastique qu'on aborde , sapeurs en tête , cette redoutable meurtrière. En un instant les portes en sont enfoncées , et un carnage sans nom commence , sans que les ordres et les supplications des officiers y puissent rien.

Il resta sur ce point plus de cinq cents morts ; le surplus de la garnison s'échappe à moitié écloppée , qui par les fenêtres , qui par-dessus les toits.

Tel fut le dernier épisode de la journée du 30 juin , si brillante pour nos armes et si fatale aux Romains , reconnaissant trop tard qu'une armée française n'est pas vaincue pour avoir laissé dans un guet-apens un de ses bataillons.

Le chiffre de nos pertes fut peu considé-

nable : cent dix blessés, et seulement dix morts. Chez nos adversaires le cas est différent : douze cents morts, dont moitié pris, tués à la baïonnette, et plus de sept cents blessés.

L'ennemi vient de laisser en nos mains ses plus fortes positions et les deux principaux forts de son enceinte; en outre, nos batteries établies sur les terre-pleins découvrent et peuvent ruiner en un seul instant la ville. Prolonger la défense ne serait donc plus qu'un acte insensé; ce serait non-seulement sacrifier les maisons, mais même porter la guerre au sein des familles.

Les chefs du parti romain l'ont parfaitement compris; et les journées du 1^{er} et du 2 juillet se passent en négociations. Les envoyés ennemis proposent d'abord à M. de Corcelles, notre plénipotentiaire, que l'armée française n'occupe Rome que sous condition, et simultanément avec les troupes qui l'ont défendue. Semblable proposition était inadmissible, et plénipotentiaire et général furent d'un seul avis pour les repousser.

Devant l'énergique volonté du général

Oudinot, menaçant de reprendre les hostilités si la place ne se rendait pas à discrétion, le triumvirat voit son règne passé, et remet ses pouvoirs à la municipalité. Celle-ci renoue sur-le-champ les négociations, et, nonobstant les clameurs insensées et les fanfaronnades des membres de l'assemblée constituante, qui opine encore pour la résistance, elle accepte, sans condition aucune, la capitulation.

C'est le 3 juillet, à trois heures de l'après-midi, que le général nous donne l'ordre d'entrer dans Rome. Notre entrée s'effectue des deux côtés opposés, moitié par les portes San-Pancrazio et San-Paolo, moitié par celle del Popolo.

Ainsi se termina ce mémorable siège, qui fera une des plus belles pages de l'histoire de notre brave armée, et pendant lequel elle donna l'exemple, peut-être unique, d'une invincible patience à côté de la plus belliqueuse ardeur.

En même temps que nous prenions possession de la ville, la garnison, sur les ordres de la municipalité, en sortait par les issues

opposées. Nous n'avons poursuivi que Garibaldi, qui s'est mis en fuite du côté d'Albano, à la tête de quatre à cinq mille de ses mercenaires. Il me paraît impossible qu'il tienne longtemps la campagne, pressé qu'il sera par nos troupes et les corps d'armée espagnol et napolitain. Nulle inquiétude ne peut donc nous venir de lui.

Quoi que l'on puisse vous dire de la réception que nous a faite la majorité du peuple, du vrai peuple romain, ne croyez qu'à une seule chose, à l'ivresse qui a saisi tous les cœurs en apercevant nos uniformes. Quelque froissés que fussent les habitants de la ville papale, ils comprenaient néanmoins tout ce que nous leur enlevions d'oppression, tout ce que nous leur apportions de liberté et de sécurité. Aussi de nombreuses acclamations nous ont-elles accueillis : mouchoirs agités, bouquets jetés, mains amicalement pressées, rien de ce que comprend une sincère sympathie ne nous a été épargné. Sans doute, il y avait bien par-ci, par-là, de sinistres figures la menace et l'insulte sur les lèvres ; mais vit-on jamais l'ivraie ne se

pas mêler au bon grain? Avec de la prudence, de la patience surtout, on purgera Rome de ses braves démagogues, des rangs desquels est sorti, j'en répondrais, l'assassin de ce noble et courageux comte de Rossi.

C'était chose merveilleuse que de voir avec quelle ardeur, sitôt que le général Oudinot en eut donné l'ordre, les Romains enlevaient, six heures à peine après notre entrée, les nombreuses barricades qui sillonnaient les rues. On eût dit qu'un génie inconnu doublait leur activité! Partout les écussons pontificaux se relevaient, et nul drapeau n'était souffert que le drapeau tricolore.

Deux jours après l'occupation, la ville présentait encore l'aspect du plus grand désordre matériel. Les rues regorgeaient de soldats romains de toutes armes, revêtus des uniformes les plus divers et les plus bizarres. Ils appartenaient à des corps réguliers ou de milice, mais tous également en désorganisation; réduire ces masses armées et en effervescence à subir le joug de l'ordre sans avoir à appesantir sur eux le bras du plus fort, paraissait une tâche aussi indispensable

à entreprendre que délicate à exécuter pour une armée comme la nôtre, victorieuse à la vérité, mais bien peu nombreuse, et presque perdue au milieu d'une capitale immense, où les mauvaises passions ont si longtemps bouillonné. Cette rude tâche est pourtant accomplie aujourd'hui, et ce n'est pas un des titres qui fassent le moins d'honneur aux chefs de notre expédition.

L'impression qui nous a saisis généralement dès l'abord, c'est la profonde terreur que le gouvernement insurrectionnel avait fait peser sur toute la cité; l'épouvante qu'il avait inspirée a survécu même à sa chute, et nous nous trouvons en face d'hommes qui, terrifiés toujours, ne se croient pas totalement délivrés.

Nos soldats ont pu se convaincre de ce qu'avait d'horrible ce despotisme anarchique, à la vue de cette malheureuse population qui, retirée dans ses maisons, osait à peine, sous notre protection, se hasarder à en sortir. Quand on vint chercher les membres de la municipalité pour les conduire au général Oudinot, qui voulait s'entendre avec eux,

savez-vous ce qu'ils firent?... ils refusèrent!... *Nous serions assassinés!* criaient-ils. Néanmoins, comme il fallait se résoudre, l'un des plus hardis propose sérieusement d'envoyer quérir la force armée: *De cette façon, dit-il, escortés par les gendarmes, nous aurons l'air d'être contraints.*

A la vérité, l'on a beaucoup assassiné, les trois premiers jours surtout de notre entrée, nos généraux n'ayant pu prendre dès le premier instant toutes les mesures de sûreté et d'ordre public nécessaires dans de pareilles circonstances.

Aujourd'hui, cela est déjà fort changé, et le poignard a cessé de menacer les modérés, et, ce qui est triste à dire, nos courageux soldats assez imprudents pour s'écarter isolément de leurs quartiers.

Comme l'on vous aura beaucoup parlé, je n'en doute pas, des prétendus actes de destruction que nous sommes censés avoir commis avec nos boulets sur les monuments artistiques et religieux de la capitale du monde chrétien, je ne crois pas inutile de de vous éclairer sérieusement sur la valeur

d'aussi lâches calomnies, toutes parties des rangs de ceux qui intriguaient en France, lorsque florissait à Rome la république de Mazzini et compagnie, et le titre de *citoyen* romain! Ah! de telles accusations, contre des soldats qui donnaient froidement leur vie afin d'épargner les frais de la guerre à la ville éternelle, sont à jamais déshonorantes pour leurs auteurs!

Nous accuser, nous, leurs concitoyens, d'avoir fait ce que n'osèrent même pas Alarie et Genséric! car ils pillèrent Rome, il est vrai, mais ils respectèrent ses monuments. Quelle infamie!

Du reste, je vais appuyer mon témoignage par un extrait d'une dépêche du 7 juillet, de M. de Corcelles à notre gouvernement.

« . . . Quant au bombardement, j'atteste
« qu'il n'a pas eu lieu, et je me suis mis
« en mesure de vous envoyer bientôt le ré-
« sultat d'une enquête que j'ai provoquée
« pour prouver ce que j'avance. J'ai déjà
« recueilli les rétractations verbales de plu-
« sieurs consuls. Nous formons une commis-

« sion où ils sont représentés, ainsi que le
« monde artistique, par M. Visconti, le con-
« servateur des monuments de Rome.

« Dès à présent, je puis vous dire avec
« certitude que cent cinquante obus ou
« boulets, tout au plus, sont tombés dans
« l'enceinte de la ville, qui a cinq lieues de
« circonférence ; on n'en voit nullement les
« traces. On n'a pu constater par suite de
« l'emploi de ces projectiles que quelques
« blessures et la mort d'une seule personne,
« encore ce dernier malheur est-il contesté.

« Aucun monument antique, aucun musée
« n'a été endommagé : vous aurez un rapport
« précis à ce sujet. Un certain nombre de
« maisons privées ont été détruites par les
« insurgés eux-mêmes, pour faciliter le feu
« de leurs fortifications, notamment aux
« abords de Saint-Ange. Ce sont là les seuls
« ravages de la guerre dans ce genre de
« destruction. Pour ce qui nous concerne,
« nous n'avons renversé que des murailles
« extérieures et quelques réduits à l'entrée du
« Janicule. . . . »

Aussitôt entré dans Rome, le général Oudinot dépêcha, vers Sa Sainteté Pie IX, le colonel Niel, chef d'état-major du général de division Levailant, avec mission de lui présenter une des clefs de la ville rebelle. Je ne saurais vous dire quelle était, en la recevant, l'émotion du Saint-Père, et la vive effusion de reconnaissance et d'amour de son grand cœur pour la France. Le colonel Niel nous a raconté cette scène, dont je ne vous rapporterai que ce que les journaux n'ont pu vous dire.

Après avoir écouté, les larmes aux yeux, le récit des souffrances que notre armée avait endurées, et la précision des travaux entrepris pour épargner à Rome la ruine et le désordre, Pie IX s'écria : « Colonel, je l'ai déjà répété bien des fois, c'est sur la France que j'ai toujours compté. Elle ne m'avait rien promis, et je savais pourtant qu'à l'occasion elle donnerait à l'Église ses trésors, son sang, et ce qui est plus difficile peut-être pour ses valeureux enfants, ce courage soutenu, cette persévérance souffrante, auxquels je dois que ma capitale ait été conservée intacte. Dites au

général en chef, à tous les généraux et officiers sous ses ordres, et je voudrais même que cela pût être su de chaque soldat, que ma reconnaissance est sans bornes. Mes prières pour la prospérité de votre pays seront plus ferventes ; quant à mon affection pour les Français, elle deviendrait plus sentie, si c'était possible. Mais je serais charmé, colonel, de pouvoir vous offrir personnellement une preuve de mon estime toute particulière. »

Ce fut au tour du colonel d'être ému. Cependant il répondit qu'il serait au comble du bonheur, si Sa Sainteté daignait lui accorder, ainsi qu'à sa femme, un souvenir de sa paternelle affection.

« Voici, repartit sur-le-champ le Saint-Père, voici une couronne pour votre pieuse femme, et voici maintenant pour le brave soldat. » C'étaient les insignes de commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire qu'il lui remettait.

Où trouver, je vous le demande, plus d'élévation de sentiments, plus d'aménité, plus de reconnaissance pour un service rendu!... Ah! quant à moi, de si nobles paroles, d'aussi

bienveillantes actions me paient au centuple des fatigues et des privations que l'expédition romaine a pu causer.

La chose que je vais envier le plus maintenant, ce sera d'être bientôt à même de contempler, au Vatican, l'angélique figure de Pie IX, et d'entendre sortir de sa bouche quelques-unes de ces douces paroles dont lui seul a le secret.

Tout ici tourne maintenant à la pacification, grâce au zèle de nos chefs, secondés par le bon esprit de la véritable population romaine. Le désarmement est opéré depuis deux jours, et rien de fâcheux ne l'a signalé.

Nous autres, nous avons reçu l'ordre d'employer nos hommes à combler tous les travaux extérieurs et intérieurs du siège; mais, pour venir en aide à une foule de malheureux Romains que la république mazzinienne a laissés sans travail et sans pain, le général Oudinot a décidé que tous ceux de ces pauvres victimes qui se présenteraient pour ces travaux de déblaiement, recevraient une paie.

Certes, le travail ne saurait manquer. En partant de la porte Portese jusqu'à la porte Cavallegieri, c'est-à-dire dans un arc de cercle d'une lieue, il y a de quoi occuper une année de maçons.

Pour subvenir à ces dépenses, notre général a invité tous les officiers indistinctement à ouvrir des listes de souscription pour une somme de cinq cents francs. Il en est résulté un total assez rond.

De semblables faits, je ne puis m'empêcher d'en faire la réflexion, contribuent puissamment à la réaction dans la basse classe, celle sur laquelle les doctrines subversives avaient eu le plus d'empire.

Aux premiers jours de l'occupation, quand cette classe était encore sous l'impression des déclamations furibondes des démagogues de tous pays, elle ne voyait en nous que des *Croates*, des suppôts de l'absolutisme clérical; s'il arrivait à des officiers d'entrer dans un café, le vide se produisait à l'instant autour d'eux; car la classe moyenne croyait devoir

aussi, par une politique de peur, nous témoigner un semblant d'aversion.

Aujourd'hui ces absurdes antipathies s'évanouissent rapidement, et, avant un mois, nous serons aussi liés avec les Romains de toutes conditions, que nous pourrions l'être en France avec les habitants de nos garnisons militaires.

Je vous ai dit, au commencement de cette longue lettre, que Garibaldi s'était enfui lors de notre entrée, traînant à sa remorque quelques milliers de bandits.

Chargé du butin des églises et des couvents, il se jeta d'abord dans les Abruzzes ; ce qui indique que la frontière napolitaine n'était pas fort bien gardée. Aujourd'hui il est à Lodi, ville des États de l'Église, faisant partie de la délégation de Perouse ; là, sa bande se livre à des ravages de toute sorte.

Puisse la division française qui le poursuit l'atteindre au plus vite, pour en avoir une bonne fois raison !

Hier, 15 juillet, c'était dimanche, et Rome

a célébré solennellement et magnifiquement le rétablissement de l'autorité pontificale. La fête a été radicalement belle.

Ah ! ce n'était pas une manifestation de commande, accomplie sous la pression des baïonnettes, et maintenue servilement aux prescriptions d'un programme officiel ; non, c'était un fougueux et franc épanchement de sentiments populaires qui, maintenant libres de toute contrainte, éclataient sur tous les points de la cité romaine.

Les affiches annonçaient qu'un *Te Deum* serait chanté dans les trois principales basiliques, Saint-Pierre, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Jean-de-Latran, pour remercier Dieu du succès qui avait couronné nos armes.

Dans toutes les rues, sur toutes les places que nos troupes devaient parcourir, les flots d'un peuple immense se pressaient. C'était une effusion de joie que l'on trouvait partout, dans la parole et dans le geste.

La tête du cortège paraissait à peine, que plus de cent mille voix portaient aux nues ces acclamations : *Vivent les Français ! vivent*

nos libérateurs ! vive Oudinot ! vive à jamais Pie IX !... Et en même temps une pluie de fleurs tombait des balcons , des croisées , des toits , du fronton des monuments , sur nos bataillons , qui n'avaient jamais assisté à semblable fête , et qui se sentaient fiers et heureux de pareils témoignages de reconnaissance.... Ils étaient noblement payés de leur louable modération dans la bataille.

J'avais souvent entendu parler de l'enthousiasme extraordinaire des Romains , de leur promptitude à s'émeouvoir ; mais j'étais loin de soupçonner un tel délire. Je ne trouve pas dans notre langue un mot qui vous puisse rendre ce qu'était alors cette fanatique démonstration de joie.

C'est surtout autour du général Oudinot que les exclamations sympathiques redoublaient. Au moment où il arrivait sur la place Saint-Pierre, les Romains, à bout de paroles affectueuses, de gestes animés et de bouquets, se sont précipités au-devant de son cheval ; ils l'en ont, malgré ses efforts, arraché, c'est le mot, et l'ont porté triom-

phalement, dans leurs bras, jusqu'au seuil de la basilique!

Brave général! combien cet éclatant témoignage d'amour et d'admiration a dû soulager son cœur généreux, que tant de misérables folliculaires sont venus déchirer par leurs attaques envenimées!....

En même temps que résonnèrent les premiers chants du *Te Deum*, la bannière pontificale fut arborée au Vatican; et de même que le canon français l'était venue défendre, de même aussi il annonça, *urbi et orbi*, par cent éclats de sa formidable voix, que l'heure de la tristesse n'était plus.

Je ne saurais dépeindre les mille et une émotions dont cette cérémonie m'a rempli. J'y voyais, pour l'illustre Pie IX, le gage d'un plus heureux avenir; pour son peuple, l'espoir de voir renaître l'ordre et la concorde, à la place de l'affreuse anarchie; et pour cette belle et sainte ville de Rome, l'aurore de cette paix qui semblerait devoir y régner toujours, puisqu'elle doit son sceptre

et sa royauté à une religion qui ne règne que par l'amour !

Puissent mes prévisions se réaliser, et je regretterai moins que jamais nos travaux et nos souffrances, notre sang même, que nous avons prodigué pour une cause si sainte et si juste !

FIN.

TABLE

1910

INTRODUCTION.	4
PIE IX.	5

RELATION DU SIÈGE DE ROME EN 1849.

INTRODUCTION.	407
-----------------------	-----

LETTRE I

Départ pour Rome. — Réflexions morales sur l'état de cette ville. — Envoi à Cività - Vecchia de diplomates français. — Anecdote relative au 68 ^e de ligne. — Débarquement et séjour à Cività - Vecchia.	409
--	-----

LETTRE II

Sortie de Cività-Vecchia. — Incident. — Arrivée devant Rome. — Premier engagement. — Guet-apens. — Mouvement rétrograde de notre armée. — Détails intérieurs sur Rome.	419
--	-----

LETTRE III

Propositions pacifiques des Romains. — Notre armée reprend son ancienne position. — Mise en liberté des prisonniers français du 30 mai. — Occupation des villas Panfili, Valentini, de l'église San-Pancrazio et de Ponte-Molle. . . .	434
--	-----

LETTRE IV

Compte — rendu journalier des travaux du siège. — Lettre du général Oudinot aux chefs ennemis.	443
--	-----

LETTRE V

A Rome. — L'enthousiasme guerrier étouffe l'amour de l'art. — Suite du compte — rendu des travaux de siège. — Assaut du 30 juin. — Le	
---	--

triumvirat se démet de ses pouvoirs. — La municipalité capitule. — Fuite de Garibaldi. — Entrée de nos troupes à Rome. — Comment elles y sont accueillies. — État des esprits à notre arrivée. — Réfutation des calomnies répandues au sujet de la mutilation des monuments. — Les clefs de Rome sont remises à Pie IX. — Réception qu'il fait à l'envoyé. — L'ordre renaît avec l'administration. — Garibaldi traqué par nos troupes. — Pacification générale, et cérémonie du rétablissement de l'autorité pontificale.	459
---	-----

